

On n'éteint pas un volcan

par François-Xavier de Vivies (*)

Le 5 mai 1988 à Ouvéa. Vingt et un morts. Vingt et une vies uniques, avec chacune son histoire, ses relations, son devenir. Vingt et une vies qui avaient leur place, irremplaçables, dans le projet de Dieu. Vingt et une vies anéanties par calcul politique. (...)

... « Pour l'honneur de l'armée, pour l'honneur de la gendarmerie, pour l'honneur de la France »... Une vague d'arrestations. Des familles décimées.

Des « terroristes », des « rebelles »... Noyez un chat, il se débattrait ! Etouffez un peuple, il réagira !

« Quelques bandes armées de-ci, de-là... ». Que représentaient les résistants, par rapport à la population française, lors de l'Occupation ? Et c'était tout un peuple qui rejetait la sujétion. Il y avait, bien sûr, comme partout, les inévitables collaborateurs, les inévitables profiteurs. Il y avait aussi ceux « qui ne font pas de politique » et qui obéissent au pouvoir quel qu'il soit. Et il y avait tous ceux qui pensaient que ça ne pouvait plus durer, mais qui ne voyaient pas — désespérément — comment faire face au pouvoir de l'occupant. Il en va de même ici.

Les Kanaks « loyalistes » ont tout à fait le droit de faire le choix qui est le leur. Mais ils n'ont pas le droit de l'imposer à leurs frères en s'appuyant sur des soldats en armes, venus de 20 000 kilomètres, derrière chaque cocotier.

C'est démocratiquement, qu'entre eux, les Kanaks doivent déterminer leur avenir, selon les règles préconisées par l'ONU dans les cas des pays à décoloniser. En dehors de cette voie-là, il n'y a pas d'avenir possible pour ce pays.

Oui, tous ces morts, tous ces blessés, me mettent en colère contre nos politiciens, ceux de métropole comme les locaux, qui enferment le pays dans une impasse... Une génération d'indépendantistes purs et durs se prépare parmi les enfants, les frères et les sœurs de tous ceux qui sont morts et emprisonnés. Il faut voir même les tout-petits insulter l'hélicoptère qui les survole. On boit maintenant la fierté d'être « kanaky » avec le lait maternel. (...)

On n'éteint pas un volcan ! Quand un « bouchon » pourrait le faire croire endormi, il ne fait qu'emmagasiner des forces qui se libéreront alors qu'on ne s'y attend pas.

(*) Curé d'Ouvéa (Nouvelle-Calédonie).

François-Xavier de Vivies, curé d'Ouvéa, avait fait parvenir sur la Grande Terre une « lettre ouverte », datée du mardi 26 avril où il évoquait le drame de la brigade de gendarmerie de Fayaoué et livrait son sentiment sur la situation en Nouvelle-Calédonie. En voici quelques extraits :

« Trois gendarmes ont trouvé la mort le 22 avril à Ouvéa, les déclarations, les condamnations ont fusé. Mon premier sentiment a été une lourde peine pour ces hommes qui n'étaient pas parvenus dans le territoire avec de mauvaises intentions, simplement par devoir (...) Quand le pouvoir politique utilise toutes les ficelles, toutes les arguties, tous les chantages pour fermer les portes de l'avenir au peuple colonisé, quand, à travers les projets annoncés, il n'y a plus aucuneueur d'espérance, celui-ci n'a plus le choix : il ne lui reste que la pression pour essayer de se faire entendre (...) M. Pons a beaucoup critiqué les consignes qu'auraient donné en leur temps les socialistes aux forces de l'ordre. Mais cela avait évité des morts. Il est facile pour un ministre de jouer le petit coq quand ce sont d'autres qui doivent en payer le prix. Il est facile de se faire aduler à Nouméa (...) Je comprends très bien ce qui se passe au fond de tous ces gendarmes qui sillonnent Ouvéa pour retrouver leurs camarades et agresseurs. Ils sont trop jeunes pour avoir connu les « événements d'Algérie ». J'ai été là-bas dans ce qu'on appelle « les forces de l'ordre ». Aussi je sais très bien ce qui se passe dans leur tête et dans leur cœur. Là-bas aussi, il y avait des « terroristes » à éliminer... C'était tout simplement des Algériens qui n'arrivaient pas à se faire entendre de politiciens stupides, ne voyant jamais que la prochaine échéance électorale... »

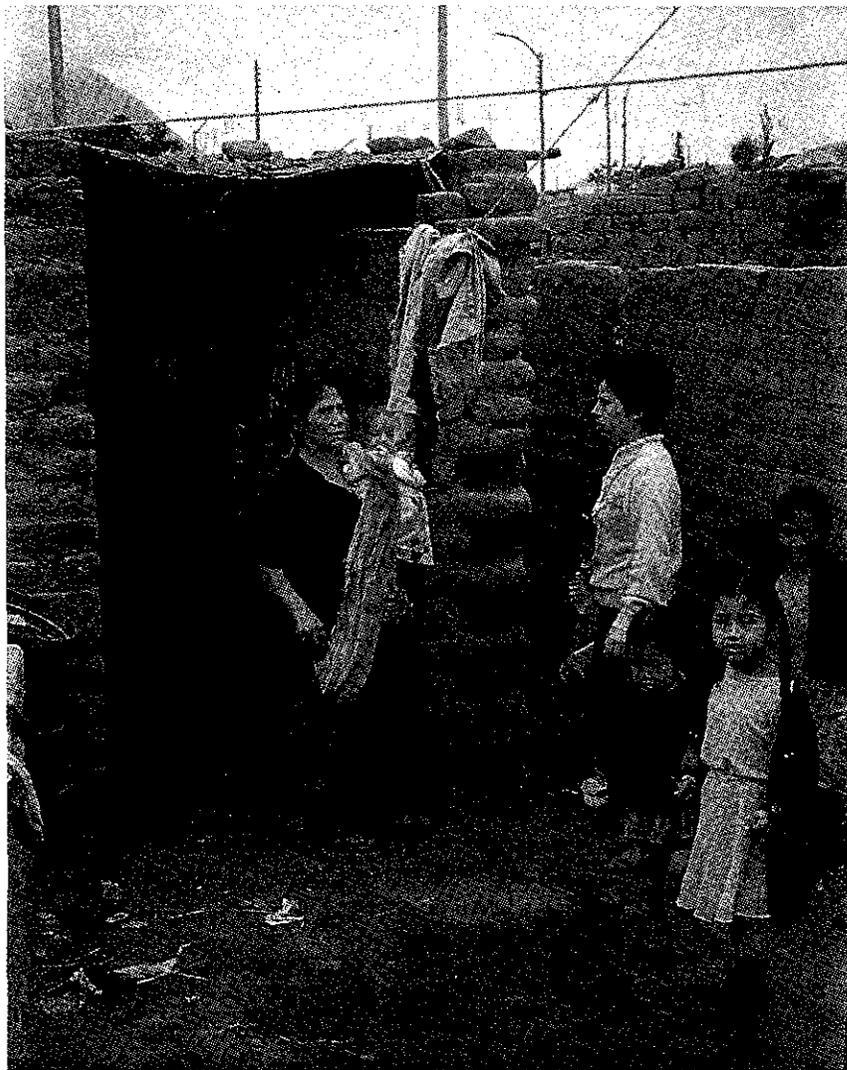


Photo Hubert Marsset

Brésil

Un samedi presque ordinaire

Bernard Turquet
prêtre MdF
dans l'équipe de Volta Redonda

fin novembre 1987

Samedi 5 h 30. Nous nous réveillons de bonne heure pour aller, Carlos et moi, voir ce qui se passe. Depuis la veille en effet, nous savons qu'une « occupation de terrain » va se produire. C'est la pratique de dernière chance de ceux qui n'ont rien et ne peuvent plus payer leur loyer (un mois de salaire minimum parfois...). Alors ils s'entendent à plusieurs et à la tombée de la nuit viennent investir un bout de terrain. Effectivement au jour levant, au milieu des mauvaises herbes, apparaissent quelques tentes de fortune. Le mot tente est déjà un bien grand mot pour désigner ce qui n'est qu'un simple cadre de bois sur lequel on a jeté un grand plastique tendu au sol par des pierres. Des hommes binent, arrachent les herbes... Peu à peu des gens arrivent : des responsables de la communauté chrétienne, la présidente de l'association des habitants du quartier... Le dialogue s'engage : combien êtes-vous ? D'où venez-vous ? Quelle est votre situation ? Il apparaît vite que 9/10^e de ces gens n'ont quasiment rien, beaucoup sont sans travail et ne peuvent vraiment plus payer leur loyer, ni acheter un bout de terrain. La communauté est prise de court. Quant aux « posseiros », c'est ainsi qu'on les appelle, ils sont sans aucune expérience. Il faut faire vite : savoir à qui appartient le terrain, s'il est de la « prefeitura » (la mairie) ou à un particulier. Les membres de la communauté s'alertent mutuellement, se mobilisent... L'heure tourne ; quant à nous il faut déjà partir : ailleurs à 10 km de là, se prépare une réunion importante.

8 h. Nous prenons l'autobus et arrivons au lieu de rassemblement prévu, en bordure d'une nationale à haute circulation. Voilà des années que la population a la vie empestée par les odeurs pestilentielles et nauséabondes d'un abattoir-triperie... et rien ne bouge. Plus grave, encore, près de là, la compagnie nationale sidérurgique (30 000 ouvriers) déverse les résidus de son usine par chemin de fer et une noria incessante de camions. Résidus tant « venenosos » que l'an passé, un homme, tombé dans un trou d'eau, en est mort. Le Paraíba (le fleuve qui passe à côté) est devenu un fleuve mort et contaminé où il est dangereux de se baigner. Les nappes d'eau sont menacées et personne ne sait si elles ne sont pas déjà atteintes. Donc les gens des « Bairros » alentour ont décidé de « faire du bruit » pour que cela cesse et que des solutions soient trouvées. Il y a là une bonne centaine de personnes. Les parents sont venus avec leurs enfants. Chacun a préparé sa banderole, son affiche. Tout le monde s'y est mis ; une chanson a même été composée. Prévenue par les organisateurs, la police de la route est là. Après discussions très calmes, il est convenu qu'on va bloquer cette grande route nationale pendant une heure : ce n'est pas rien... Mais le seul moyen, pour cette population délaissée, de se faire entendre, est de faire entendre, est de faire venir la télévision. A l'heure convenue, les camions et les autocars stoppent sous l'œil de la police. Prennent la parole tout un tas de représentants d'associations de quartier, des syndicats, des communautés de base, des conseillers municipaux. Les uns insistent sur les dangers qui menacent la population, d'autres sur l'inertie des pouvoirs publics, sur les difficultés de vie de tous ces « Bairros » de la périphérie, surtout en ce moment où les prix grimpent chaque semaine. D'autres soulignent le mépris, le peu d'intérêt que l'on porte à ces quartiers pauvres qui manquent de transports col-

lectifs, palaugent dans la boue, envoient leurs enfants dans des écoles de seconde catégorie, boivent souvent de l'eau douteuse. « Nous sommes des enfants de Dieu, nous avons le droit au respect et à la dignité » dira une femme... (applaudissements). On libère la route et tous se dirigent vers les abattoirs pour demander des mesures efficaces contre la puanteur. Sous l'œil des charognards qui investissent les arbres, et de la police civile, tous protestent. Le directeur de l'abattoir est à la fenêtre : il se moque éperdument de ce rassemblement qu'il a par avance qualifié de « bande de vagabonds ».

12 h. Le rassemblement est terminé. Tout s'est bien passé grâce à une préparation fort soigneuse. Quant à nous, nous retournons à Agua Limpa, notre lieu de résidence à partir duquel nous rayonnons jusqu'à 18 km. A peine descendus de l'autobus, nous apercevons un fourgon de la police militaire qui entre dans le quartier. Immédiatement, pensant qu'il se dirige vers les « posseiros » de ce matin, nous allons sur place. Mais la police est déjà repartie embarquant deux hommes à la « delegacia » du centre ville. Alors la communauté se mobilise en un éclair. En vingt minutes trois voitures pleines de monde vont à la police pour ne pas laisser ces deux hommes seuls et sans appuis. Après 2 heures d'attente, vers 15 h le policier responsable renvoie tout le monde. En fait il n'avait aucun droit d'embarquer ces deux hommes.. C'est de l'intimidation pure et simple. Ce type d'affaire revient à la justice et non à la police.

17 h. Carlos et moi reprenons une série de bus pour nous rendre à l'autre extrémité de la ville et participer à l'inauguration d'une coopérative de moellons en ciment. Après une attente interminable, le bus nous laisse à plus de 2 km de la dite coopérative : c'est un Bairro tout nouveau, de 200 à 300 familles, résultat d'une « occupation » de terre plus ou moins contrôlée par la « Prefeitura ». Durant le chemin qu'il nous reste à faire, nous voyons tous ces gens, dans ces pauvres barraques.

Certaines sont construites de planches récupérées de partout ; d'autres n'ont pour toit qu'une simple bâche de plastique retenue par quelques briques. A travers des portes ouvertes, je vois pas mal de sol en terre battue. Combien de temps ce provisoire va-t-il durer ? Des années sans doute. Surtout que l'inflation et la hausse constante des produits alimentaires comme des matériaux de construction ne va pas faciliter les choses. On parle de 600 % pour cette année. Nous continuons à grimper et découvrons peu à peu un paysage splendide fait de collines successives. Voilà enfin la coopérative qui, pour l'heure, n'est qu'un bout de terrain aplani avec une baraque au milieu : « COOPERATIVA PADRE JOSIMO », c'est le nom de ce prêtre du Nord-Est, défenseur des petits paysans, qui a été assassiné par les grands propriétaires terriens en mai 1986. Pour la seule année 87, on compterait déjà plus de 180 morts dus aux conflits de terre !... C'est la fête, comme les Brésiliens savent le faire ; Banderoles, orchestre (ici rien ne se fait sans musique !) stand de loterie. Dans un coin, une série de photos racontent l'histoire de Bairro : l'invasion faite en silence à la tombée de la nuit et les

étapes de son organisation à laquelle les communautés de base sont étroitement mêlées. L'enjeu est d'importance : il s'agit de permettre d'acheter à prix réduit les parpaings nécessaires à la construction de vraies maisons. Car il ne suffit pas de se planter sur un bout de terrain. Encore faut-il pouvoir édifier une maison qui résiste aux pluies et à la chaleur. Cette coopérative est le résultat d'un travail communautaire de longue haleine. Les fonds pour acheter les machines viennent du CCFD, dans le cadre de l'année du logement. Voilà de l'argent bien placé.

21 h. Nous rentrons à la maison, fatigués. Que d'événements depuis ce matin ! La vie d'une multitude, d'un peuple qui essaye de survivre et de s'organiser. L'existence de communautés chrétiennes pour qui suivre Jésus est créer une nouvelle fraternité à la lumière de l'Évangile. Oui, nous voilà loin des discussions idéologiques sur la « théologie de la libération », tout en étant en plein dedans...

22 h. ...Demain c'est dimanche, la célébration de la Passion et Résurrection de Jésus Christ. Je prépare les textes, un petit bout d'homélie sur le thème : Dieu nous a donné des dons, comment les faisons-nous fructifier pour que d'autres aient la VIE... Mais je ne me fais guère de souci : les communautés auront déjà préparé la liturgie, chacune à sa manière. Après l'Évangile, nombreux sont ceux qui désireront commenter la parole de Jésus. Beaucoup viennent demander à Jésus le courage de continuer, d'espérer, de partager, pour transformer un monde qui étouffe et écrase les plus démunis.

Lutter autrement

Pour une action non violente, responsable et efficace

Il y a un an était lancé un « Appel aux chrétiens pour un débat sur l'action non violente ». Il était signé par des mouvements chrétiens, des groupes, des évêques, des théologiens, des personnalités catholiques et protestantes.

A partir des 150 réponses reçues, dont 90 en provenance de groupes, un projet de document vient d'être rédigé ; Il s'intitule : « Lutter autrement : pour une action non violente responsable et efficace ».

Après avoir parlé de la violence aux multiples visages, et donné quelques exemples de pratiques non violentes ; et en avoir décrit les composantes, le document aborde la dimension éthique de l'action non violente. Puis il étudie le rapport de l'action non violente avec la foi chrétienne enracinée dans l'Écriture, la réflexion et la pratique des Eglises. Ce document s'achève par une réflexion sur la mise en œuvre de l'action non-violente avec des développements particuliers sur les problèmes spécifiques de la Défense nationale, sur l'éducation à l'action non violente et le rôle des Eglises.

Ce document est maintenant soumis aux amendements de tous, pour qu'il devienne un peu plus le fruit de la réflexion du maximum de chrétiens.

Vous pouvez vous le procurer en écrivant à :

Bernard Boudouresques
88 bis, rue des Pyrénées
75020 Paris.

Les amendements devront être renvoyés à cette même adresse avant le 1^{er} décembre 1988.

*La prière
est l'action
la plus totale,
l'action
est le corps
que prend
la prière*

Beaucoup de lecteurs connaissent les liens anciens — fondateurs — qui unissent la Mission de France au Carmel. A Lisieux et à Limoges, aux premières années. A Mazille aujourd'hui, bien des femmes ont pris le relais de Thérèse dans sa silencieuse présence aux côtés de ceux qui vivent le ministère apostolique aux frontières de la foi.

De cette présence et de cette solidarité qui touche à l'humanité, ce texte, rédigé par notre amie Marie-Thérèse du carmel de Mazille, voudrait ici témoigner.



Au jour de la Transfiguration, Pierre, Jacques et Jean sont montés sur la montagne avec Jésus pour prier. Un événement a eu lieu dont ils ne comprendront que bien plus tard toute la signification, mais qui a balayé de lumière leur chemin. Ils auraient voulu, nous le savons, que ce moment privilégié se prolonge, mais... levant les yeux, ils n'aperçoivent plus que Jésus seul, et ils vont redescendre vers leur vie quotidienne, vers la foule qui les attend, se presse vers eux avec ses malades, son lot de souffrances et de requêtes... Pourtant, il n'y a pas deux mondes, l'un lumineux et paisible qui serait celui de la prière, et l'autre difficile, ambigu, qui serait celui de l'action. Il n'y a pas prière OU action, présence à Dieu OU aux hommes, conversion du cœur OU transformation du monde. Nous le savons tous ici, le cri intérieur qui est en nous vocation, est UN, la tâche est UNE. Il s'agit de la « montée humaine » vers sa libération définitive. Et dans cette tâche immense, dont l'Eucharistie est le centre, la prière est l'action par excellence.

D'abord parce qu'elle est l'ŒUVRE de Dieu en nous. Le risque, pour chacun de nous serait de l'oublier. Il s'agit de l'OPUS DIVIN : Travail de Dieu ! Prier, c'est accueillir l'initiative de Dieu : « Faisons l'homme ». Et l'oraison nous remet entre les mains du Dieu créateur qui a façonné Adam en regardant son Fils, comme nous le montre le célèbre tympan de Chartres. L'oraison est le temps où Dieu nous refait, nous remodèle. Et où, transformés, nous recevons le goût — « recta sapere » de St-Thomas — et la force de transformer toute chose autour de nous. De faire la « Terre Nouvelle » qui répondra aux cieux nouveaux. Nul ne sort indemne de la Rencontre... S'impose à nous l'urgence d'accorder nos vies à l'amour, à la justice que nous avons perçus. La prière est le lieu où retentit sans cesse le dynamisme du « Convertissez-vous et croyez à l'Evangile ! » (1). Chaque fois que nous quittons, comme Pierre, Jacques et Jean, la montagne de notre prière, c'est le feu de l'Evangile qui est remis entre nos mains, avec sa radicale contestation, avec l'appel toujours nouveau des Béatitudes, à bâtir un monde autre !

En cela, la prière est l'action la plus totale, la plus exigeante, elle n'a plus de cesse... « Des œuvres, des œuvres »... répète Thérèse à la fin du Livre des Demeures, parvenue qu'elle est à la plus haute contemplation. C'est en effet dans l'Oeuvre de Dieu lui-même que nous engage l'oraison. Elle fait appel à tout notre pouvoir, à tout notre vouloir.

(1) Mc. 1,15.

L'action n'est pas le « complément » ou l'autre volet de la prière. Elle en fait partie intrinsèquement ! Elle est son développement, son épanouissement le plus naturel. Elle est le corps que prend la prière. Au point que s'il y a scission ou décalage, on est autorisé à s'interroger sur l'authenticité de cette prière elle-même... Si vous saviez la purification qu'une interrogation de cette nature peut opérer au plus profond de ceux qui ont pour vocation la prière !

C'est avec véhémence que les prophètes de l'Ancien Testament, déjà, réclamaient la vérité du CULTE, à savoir : l'accomplissement de la justice, la reconnaissance du Visage de Dieu dans les plus pauvres, l'engagement effectif à les servir et secourir... Comme en témoigne le vibrant texte d'Isaïe :

« C'est moi qu'ils recherchent jour après jour, ils désirent connaître mes voies, ils désirent être proches de Dieu... Voici le jeûne qui me plaît : défaire les chaînes injustes, délier les liens du joug, renvoyer libres les opprimés et briser tous les jougs. N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé, héberger chez toi les pauvres sans abri, si tu vois un homme nu, le vêtir, ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair... Alors ta lumière éclatera comme l'aurore... Alors tu crieras et Yahvé répondra, tu appelleras, il dira : Me voici » (1).

La recherche du Visage de Dieu dans la prière — prier c'est vouloir VOIR Dieu ! (2) — doit développer en nous une sensibilité extrême à reconnaître les traits de sa ressemblance sur le visage de nos frères, et plus particulièrement des plus meurtris. N'a-t-il pas été lui-même, celui qui « n'avait plus figure humaine, dont l'apparence n'était plus celle d'un homme » ? (3). Cette homme « sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, sans apparence qui nous eût séduits, objet de mépris, abandonné des hommes, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face » ? (4).

Et il n'est pas licite de parler de SERVICE de Dieu dans la prière, si cette prière ne se développe pas en service de nos frères. Thérèse d'Avila n'est pas la dernière à nous rappeler que l'amour du prochain est le seul critère que nous ayons de la vérité de notre approche de Dieu, de la « connaissance » que nous pouvons ac-

(1) Is. 58,1-11.

(2) Cf. Exode 33,18.

(3) Is. 52,14.

(4) Is. 53,2-3.

quérir de Lui... Elle est même très catégorique sur ce point : « Nous ne pouvons pas savoir si nous aimons Dieu, mais nous pouvons savoir, oui, si nous avons l'amour du prochain... Plus vous ferez de progrès dans cet amour-là, plus vous en ferez dans l'amour de Dieu ! » (1). Et à celles qui préféreraient « s'encapuchonner dans leur oraison » plutôt que de rendre service à qui aurait besoin d'elles, elle rétorque vigoureusement : « Non, non, les choses ne se réduisent pas à cela ! Le Seigneur veut des œuvres : si tu vois une malade à qui tu puisses apporter un certain soulagement, peu doit t'importer de perdre la ferveur de ta prière, aie pitié d'elle : si elle souffre, souffre toi aussi, et si c'est nécessaire, jeûne pour qu'elle mange à ta place... » (2).

Il ne fait aucun doute que pour elle, la traduction la plus immédiate de notre prière, son fruit, sa « griffe », c'est le SERVICE. Servir est un mot clé du dernier chapitre des septièmes demeures... Le service réaliste, qui ne se leurre plus sur « ces grands désirs qui nous empêchent de mettre en œuvre ce qui est à notre portée, pour servir dans les choses possibles, et qui font que nous nous contentons d'avoir désiré l'impossible » (3). Un service humble, qui commence par « celles qui vivent en votre compagnie »... « Tâchez d'être la plus petite de toutes, l'esclave de vos sœurs, cherchez comment et en quoi vous pouvez leur être agréable et les servir » (4). (Je me suis laissée aller à une « digression » très thérésienne, en évoquant cette caustique absolument casanière. « Plaise à Dieu qu'elle vous fût de quelque utilité » !).

« Continuer, sous l'impulsion de l'Esprit, l'œuvre même du Christ venu dans le monde pour SERVIR et non pour être servi... ». Telle était la mission que Paul VI rappelait à l'Eglise, il y a vingt ans, dans « *Populorum Progressio* ». Et l'œuvre du Christ, sa mission, Jésus nous l'a redite lui-même : « Porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur... » (5). C'est seulement dans la mesure où nous serons des « priants » que nous pourrions discerner l'actualisation de cette Parole, telle qu'elle nous revient, à nous, aujourd'hui, disciples du Christ. C'est seulement dans ce compagnonnage étroit avec lui que nous percevrons une ligne d'action, un style de relations, en bref, les exigences que notre

(1) Livre des Demeures, 5^e, III, 8.

(2) Livre des Demeures, 5^e, III, 11.

(3) Livre des Demeures, 7^e, IV.

(4) Livre des Demeures, 7^e, IV, 8.

(5) Lc. 4,18.

liberté et notre fidélité doivent inventer pour répondre aux appels qui nous sont lancés par la situation du monde et de nos frères aujourd'hui. La prière est ce lieu où nous sommes radicalement confrontés à l'INTERDEPENDANCE qui marque nos vies humaines. Nous ne pourrions donc pas éviter d'en tirer les conclusions qui s'imposent et qui doivent s'incarner dans une totale SOLIDARITE.

Je me réfère ici, vous l'aurez reconnu, à la récente Encyclique de Jean-Paul II, qui nous rappelle avec force que la « Solidarité n'est pas un sentiment de vague compassion ou d'attendrissement superficiel pour les maux subis par tant d'hommes proches ou lointains. Au contraire, c'est la détermination ferme et persévérante de travailler pour le bien commun, c'est-à-dire le bien de tous et de chacun, parce que tous nous SOMMES VRAIMENT RESPONSABLES DE TOUS » (1).

Oui, la prière nous constitue en PEUPLE devant Dieu, foule affamée. Elle nous fait tendre les mains pour apporter nos cinq pains et nos deux poissons... pour recevoir aussi de Lui ce qu'Il destine au partage avec tous. Car la prière ne cesse de nous répercuter l'appel du Christ : « Donnez-leur vous-même à manger ! ». Elle ne nous laisse pas en repos devant les drames nés de la misère, des inégalités, de nos égoïsmes. Elle ne se résigne jamais au mal... Elle nous urge de faire « ce tout petit peu qui est à notre portée » dont parlait Thérèse — les cinq pains et les deux poissons ! — en croyant que « même dans l'imperfection et le provisoire, rien ne sera perdu, ni ne sera vain de ce que l'on peut et que l'on doit accomplir, par l'effort solidaire de tous, et par la grâce divine, pour rendre plus humaine la vie des hommes » (2).

Et il est un passage de cette Encyclique, particulièrement fort, que je veux relever... Jean-Paul II, à la suite de Paul VI dans « *Populorum Progressio* », rappelle l'enseignement de l'Eglise sur la destination universelle des biens. Il s'appuie aussi sur la prédication vigoureuse des Pères de l'Eglise, un Basile, un Jean-Chrysostome, un Ambroise, un Augustin, pour nous offrir un texte d'une étonnante audace :

« C'est ainsi que fait partie de l'enseignement et de la pratique la plus ancienne de l'Eglise, la conviction d'être tenue, par vocation — elle-même, ses ministres et chacun de ses membres — à soulager la misère de ceux, proches ou lointains, qui souffrent, et cela non seulement avec le « superflu » mais aussi avec le « nécessai-

(1) *Sollicitudo Rei Socialis* § 38.

(2) *Sollicitudo Rei Socialis* § 42.

re ». En cas de besoin, on ne peut donner la préférence à l'ornementation superflue des églises et aux objets de culte précieux ; au contraire, il pourrait être obligatoire d'aliéner ces biens pour donner du pain, de la boisson, des vêtements, et une maison à ceux qui en sont privés... Pour ma part, je voudrais insister encore sur la gravité et l'urgence (de cet enseignement) en demandant au Seigneur d'accorder à tous les chrétiens la force de passer fidèlement à l'application pratique » (1).

J'ai la conviction que, pour qu'une telle parole arrive au jour, au niveau le plus officiel de l'Eglise, il faut qu'il y ait des vies d'hommes, de disciples héroïques de Jésus-Christ, qui se soient données dans l'anonymat, l'incompréhension, parfois même la contradiction, pour en inventer l'incarnation au milieu des hommes d'aujourd'hui. Je salue avec émotion tous ces compagnons qui, par leur fidélité, ont permis cette maturation spirituelle — car tout commence là ! — et ont poussé l'Eglise du Christ sur le chemin où elle doit avancer pour répondre à sa mission. Je prie pour que nous soyons dignes d'eux dans l'accomplissement de ce que nous dicte, à nous aussi, à l'intime du cœur, l'exigence de l'Evangile. Je prie pour que nous sachions recevoir, à sa SOURCE, l'amour qui nous sera nécessaire pour cette œuvre, qui est l'œuvre de notre vie à chacun et qui est indissociable du devenir collectif, dans le sens d'une plus grande humanisation.

« Des œuvres, des œuvres... » demandait Thérèse (2). Et nous pouvons le redire avec elle chaque fois que nous prions. Mais elle ajoutait — et c'est encore plus important à ne pas oublier — que ce ne sont pas nos œuvres dans leur multiplicité qui comptent — elles pourraient même nous être un alibi facile — mais bien la qualité d'être, ce qui revient à dire la qualité d'amour avec laquelle nous accomplissons « ce tout petit peu » qui dépend de nous (3). « Seul l'amour donne de la valeur à toutes choses » (4), et toute action que nous posons, pour être fructueuse, doit se doubler d'une libération intérieure, d'une transformation de soi... Et je ne résiste pas au désir de citer le philosophe libanais René Habachi qui écrit : « La véritable croisade contre la misère doit se doubler d'une entreprise pour la vraie pauvreté. La pauvreté... comprise comme ferment de toute évolution humaine. Comme le souffle qui élève peu à peu l'histoire à niveau d'homme... Elle commence l'homme. Elle est

(1) Sollicitudo Rei Socialis § 31.

(2) Livre des Demeures, 7^e, IV, 6.

(3) Chemin de Perfection I, 1.

(4) Exclamation 1.

créatrice. Et cela ne m'étonne pas qu'un Dieu qui aurait le génie de la création soit en même temps la pauvreté en personne » (1).

L'Amour est pauvre. Et lui seul importe. « Quand je distribuerais tous mes biens en aumône, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert à rien... » (2). Dans la radicalité de cette parole, à nos meilleures heures, nous reconnaissons là l'unique critère de toute action et de toute existence. Et c'est uniquement parce que nous savons pouvoir nous greffer sur l'Amour même du Christ, que nous ne sommes pas submergés par la conscience d'une tâche prométhéenne, mais suscités et sans cesse resuscités à ETRE simplement ce que nous sommes, non point seuls, mais avec nos frères. « La Charité, disait Louis-Joseph Lebet, est le plus puissant levier de la Montée Humaine. Elle seule fait aboutir cette montée au Bien suprême... » (3).

Aujourd'hui où la foi en l'homme s'essouffle, ce qu'on demande peut être le plus aux croyants, c'est une puissante régénération des énergies spirituelles de l'humanité : offrir aux hommes des raisons de vivre. Il y faut beaucoup d'amour, car seul l'amour peut porter en soi l'avenir. Le monde a besoin d'hommes et de femmes qui aient pour lui un amour de paternité et de maternité, qui sachent étendre leur cœur à son immense détresse, porter la hantise de son pain et de sa croissance, pour qu'il devienne, en chaque fils d'homme, ce qu'il est déjà dans l'appel originnaire de Dieu. Le monde a besoin d'hommes et de femmes qui acceptent de rompre pour lui le pain de leur propre vie. Nous n'en puiserons la force que dans la prière et dans l'Action de Grâce du Christ.

Je terminerai par ce texte connu d'Augustin :

« Une fois pour toutes t'est donné ce court précepte : aime et fais ce que tu veux.

Si tu te tais, tais-toi par amour,

si tu parles, parle par amour,

si tu corriges, corrige par amour,

si tu pardonnes, pardonne par amour.

AIE AU FOND DU CŒUR LA RACINE DE L'AMOUR... ».

C'est aussi la Racine de l'unique PRIERE possible !

(1) René Habachi. « Commencements de la Créature ».

(2) 1 Co. 13.

(3) Louis-Joseph Lebet. « Dimensions de la Charité » § 26.

Prêtres et futurs prêtres d'aujourd'hui

Deux tendances : Générations et tempéraments

Joseph Doré*

Ces pages n'ont d'autre prétention que d'apporter un éclairage pour un regard un peu plus ajusté sur le présent et l'avenir du presbytérat, tel qu'on peut le percevoir aujourd'hui.

Je demande que l'on veuille bien me croire si je déclare d'emblée que j'ai la vive conscience de me lancer dans une entreprise difficile parce que à la fois complexe et délicate. Dans le seul but d'être, je l'espère, utile à quelques-uns, je propose quelques indications un peu mises en forme, mais je prie mon lecteur de bien vouloir ne pas systématiser. Je fais part de mes observations sans être bien sûr qu'elles aient toutes une égale justesse ; il conviendra en tout cas d'en mesurer la pertinence à la différence des situations locales et des itinéraires individuels.

Mon titre distingue « prêtres » et « futurs prêtres ». Il est clair que, parlant de futurs prêtres, on traitera des séminaristes d'aujourd'hui. Quant aux prêtres, je dois prévenir que je ne vise pas à faire état de tous ceux qui le sont aujourd'hui. Je me limiterai, en fait, à la tranche d'âge des 20 ans d'ordination et moins, car c'est celle que je connais le mieux pour en avoir accompagné la formation d'assez près (par mon ministère en séminaire et par nombre de rencontres et sessions). Ce choix n'est cependant ni totalement arbitraire ni seulement circonstanciel, me semble-t-il, car il paraît bien porter sur un groupe qui réunit de fait plusieurs caractéristiques propres : ces prêtres des décennies 60 et 70, et du début des années 80, ont été formés dans l'esprit d'ouverture et d'initiatives de l'immédiat après-Concile ; ils sont entrés en fonction dans une Eglise que marquaient nettement, en France du moins, les orientations de l'Action Catholique et la perspective des engagements dans le monde ; ils constituent une classe très précisément repérable dans la pyramide des âges de l'ensemble du clergé... et de par leur âge même, ils sont évidemment parmi les plus actifs dans la tâche pastorale.

* Joseph Doré, prêtre de St Sulpice, professeur de théologie à l'Institut Catholique de Paris.

Les prêtres d'environ vingt ans d'ordination et moins

Je dis « environ vingt ans » et moins. Il me semble en effet que forme une certaine unité — qui autorise à parler d'une « génération » au sens précisé — l'ensemble des prêtres qui ont été marqués par le Concile Vatican II, soit qu'ils aient été contemporains de son événement et qu'ils aient partagé de près l'espérance qui l'a porté, soit qu'ils aient été formés et aient commencé leur ministère dans sa mouvance immédiate.

Je me propose ici de relever chez ces prêtres un certain nombre de traits assez caractéristiques, sans nulle prétention à l'exhaustivité bien sûr.

J'ai déjà dit qu'on pourrait assez aisément reconnaître chez eux une certaine prédominance de la dimension « apostolique », et donc de la volonté de mettre de plus en plus nettement en lumière la signification de la foi chrétienne dans et pour le monde d'aujourd'hui ; il s'impose de vérifier de près dans quel sens exact il convient d'entendre pareille opinion.

Ces prêtres sont quasiment tous, et quelquefois terriblement CONFISQUES par l'abondance et la diversité des occupations et préoccupations qui les assaillent.

Il leur faudrait être multi-compétents : capacité de contact et sens de l'organisation, don de la prédication et aptitude au conseil psychologique, goût de l'administration et mordant apostolique... Ils portent, douloureusement parfois, les confidences de tant de couples blessés ou désunis,

les problèmes de tant de jeunes insaisissables ou si fragiles, de tant d'hommes et de femmes qu'atteignent les nombreux maux dont souffre notre société.

Ils se sont tant rapprochés de ceux qui leur étaient pastoralement confiés, ils se sont faits si fraternels pour eux que, loin de leur rester étranger, tout ce qui opprime, vulnère ou abaisse ces hommes et ces femmes dont ils partagent la vie, retentit profondément sur eux.

Et pourtant, quand ils ont le souci préférentiel des pauvres, il n'est pas rare qu'on leur reproche alors d'oublier qui sont leurs plus proches, pour aller vers « ceux qui sont loin »... De même que, lorsqu'ils soignent leurs célébrations, il leur arrive d'être suspectés de donner trop d'importance au « culte »...

Chez plusieurs, l'équilibre de vie est difficilement assuré, jusqu'à faire craindre parfois le surmenage. Etant en somme le plus souvent la proie de l'immédiat qu'il faut coûte que coûte assurer, ils souffrent, pour la plupart, de n'avoir plus le temps suffisant pour lire, pour réfléchir et même pour prier.

Mais il n'y a pas que les activités, si diverses qu'elles soient déjà.

Les prêtres de cette génération sont en effet appelés à porter, beaucoup plus tôt que leurs aînés, des responsabilités qui seront pour eux d'autant plus lourdes qu'ils peuvent légitimement

manquer d'expérience ou de savoir faire en plusieurs domaines, dont ils se trouvent pourtant institués responsables.

Par exemple, ils participent à un titre ou à un autre à l'administration centrale de leur diocèse ; ils ont des affectations qui, pour telle activité ou tel Mouvement, les partagent entre plusieurs départements ; ils se voient confier ces tâches de formation (initiale ou permanente) ; et parfois ils ont encore des liens plus ou moins étroits avec diverses instances nationales qui les obligent à des déplacements fréquents.

Dans certains secteurs ruraux en particulier, mais pas seulement, toute disparition de prêtre (maladie, décès, etc.) se solde pour ces prêtres par un surcroît de travail et de charges qui ne pourra aller que s'accroissant avec les années.

QU'EST-CE QUI LES MOTIVE donc à poursuivre envers et contre tout, dans leur fidélité ?

Au risque de paraître courtoiser La Palisse, je serais porté à mettre au premier rang ce que j'appelle, tout simplement là encore, l'amour des gens : les jeunes et les vieux, les couples et les enfants, les militants et les malades (même si, le cas échéant, chaque prêtre peut légitimement accorder plus d'attention à telle ou telle catégorie, couche sociale ou classe d'âge). Nourris en profondeur par cet amour du Christ dont St Paul dit justement qu'il « nous presse », une immense attention aux personnes et aux réalités de la vie, un immense désir d'ouvrir à leurs frères les lumières et les trésors de l'Évangile, traversent et portent ces existences de prêtres qui se vouent le plus totalement possible au travail apostolique. Une autre motivation forte est fournie par tout l'effort accompli dans le sens d'une responsa-

bilité multiforme des laïcs : catéchèse, animation liturgique, divers Mouvements d'Église.

Cette génération est manifestement plus désireuse de favoriser la promotion du laïcat et plus heureuse de contribuer à la réaliser pour sa part, que soucieuse de préserver les prérogatives de type « clérical » qu'une telle montée pourrait menacer.

Motivation forte encore : le service sacramental. Les prêtres de cette tranche d'âge paraissent beaucoup moins réticents à l'égard de la sacramentalisation que ne l'étaient nombre de leurs devanciers immédiats : préparation au baptême ou au mariage, qualité de divers types de célébrations eucharistiques, etc. Un grand nombre de prêtres qui paraissent à la fois les plus épanouis en eux-mêmes et les mieux reconnus par les autres dans leur vie presbytérale, sont ceux qui cultivent le goût de la foi qui se célèbre et qui se plaisent à servir le peuple de Dieu qui se rassemble pour chanter son Seigneur et recevoir sa grâce, pour se nourrir de sa Parole et de son Pain.

Le temps et le soin apportés à la préparation de la prédication sont souvent de bons révélateurs du goût même que ces prêtres ont à être prêtres. Mais qu'il s'agisse de prédication ou de sacramentalisation, le souci est manifeste de tenter de « rejoindre » les hommes là où ils sont et de les « faire cheminer » à partir de là.

Au titre des motivations, toujours, je ferais figurer enfin un nombre plus ou moins important d'activités de type « humanitaire » : immigrés, prisonniers, malades, handicapés, hospitalisés, etc. d'une part ; ACAT, Secours Catholique, Amnesty International, Institutions de prévention ou

de guérison dans le domaine de la drogue, initiatives de résorption du chômage, etc. d'autre part. A condition que, loin d'être concurrentielles, elles s'articulent judicieusement avec la tâche apostolique, de telles activités contribuent notablement à l'estime que beaucoup de prêtres, et beaucoup de ceux qui les voient vivre et faire, portent à leur mission de prêtres. Par les uns et par les autres, elles sont perçues comme un élément important de témoignage chrétien dans le monde.

CE QUI LES AIDE A VIVRE.

Méritent sans doute d'être mentionnées en premier diverses formes et modalités de la convivialité sacerdotale.

Il y a bien sûr l'équipe sacerdotale locale, avec les accords, les complémentarités et les convergences diverses qui s'y jouent... Mais, même là où elle existe, une telle équipe ne suffit pas à assurer cette convivialité. Ne suffisent pas non plus les rencontres, éventuellement nombreuses, que permet et requiert à la fois la participation à l'aumônerie des divers Mouvements et organisations.

Une aide sans égale semble apportée par des regroupements beaucoup plus optionnels, appelant des réunions espacées mais régulières. Basés soit sur une connaissance mutuelle antérieure (datant du temps de la formation reçue en commun, par exemple), soit sur des affinités personnelles découvertes par la suite, ces regroupements particuliers prennent souvent la forme d'« équipes » électives où se vivent différentes formes de partage (d'expériences, de prière, de finances, etc.). Des motivations apostoliques sinon menacées peuvent s'y relancer, et

s'y refaire des énergies missionnaires sinon déclinantes.

Une aide est apportée par certaines formes de ressourcement spirituel dont deux surtout me paraissent à souligner :

D'une part, des retraites faites seul, en abbaye. Les retraites faites en groupes restent certes fréquentées par ce type de prêtres, mais je suis frappé de ce besoin, chez plusieurs, de venir refaire leur prière en la « replongeant » dans (ou en la faisant « porter » par) la prière des moines... comme si l'activité pastorale avait engendré le désir de revenir à des sources plus profondes de la prière.

D'autre part, des sessions théologiques choisies avec la volonté un peu gratuite de « se tenir au courant », plutôt qu'en fonction de l'efficacité pastorale immédiatement repérable ; je constate que des individus et des groupes qui, à travers des années, continuent à travailler sur ce mode, gagnent à la fois en souplesse et en motivation dans le travail pastoral, en liberté intérieure et en disponibilité spirituelle.

Aide aussi, dans plusieurs cas, ce qu'on pourrait appeler un sain relativisme institutionnel.

Il arrive bien sûr que certaines lourdeurs, lenteurs ou opacités de l'appareil ecclésial soient ressenties comme pesantes. Par ailleurs, l'indifférence à laquelle on se heurte, le recul de la foi chez beaucoup, le « désenchantement du monde », le retour d'un religieux qui, loin de redonner ses chances à la foi, la compromet plutôt très souvent, tout cela peut incliner au découragement.

Ce qui aide les prêtres dont nous parlons à faire face à ces différents phénomènes, c'est d'accepter que l'appareil et les institutions ecclésiastiques ne soient pas tout. Certes, il n'est pas

question pour eux de rejeter l'Eglise hiérarchique instituée : la fidélité même qui les maintient dans le ministère s'y oppose et fait la preuve du contraire ! Mais reconnaître cette Eglise comme Corps du Christ et sacrement du Salut du mon-

de, permet justement de concevoir qu'elle n'épuise pas le mystère du peuple que Dieu reconnaît pour sien, ni les merveilles que (par la médiation ecclésiale à vrai dire !) sa grâce accomplit dans les cœurs.

Les tout jeunes prêtres et les futurs prêtres

Je voudrais maintenant concentrer le regard sur les futurs prêtres ou les séminaristes d'aujourd'hui. Je n'étonnerai pas grand monde sans doute en disant ici, ainsi que je l'ai déjà annoncé, qu'ils paraissent accorder plus d'importance que leurs devanciers des décennies antérieures, à la « primauté du spirituel » et à la nécessité de maintenir et de renforcer, dans le monde et face à lui, l'identité chrétienne.

Disant cela, je ne perds pas de vue la relativité d'une telle évaluation. Si d'ailleurs, avec toutes les précautions requises, on peut faire état ici d'une nouvelle « génération », je crois indispensable de préciser qu'elle ne commence pas avec les futurs prêtres qui sont dans les séminaires ; paraissent y appartenir aussi leurs prédécesseurs des dernières années, maintenant ordonnés. C'est la raison pour laquelle je crois indiqué de parler ici, à la fois, des « tout jeunes prêtres » et des « futurs prêtres ».

La première chose à considérer concernant ceux vers lesquels nous nous tournons maintenant, c'est sans doute LE PASSE D'OU ILS VIENNENT.

D'un côté, il faut bien voir que même s'ils ne manquaient pas de connaissances religieuses, ils

avaient souvent au départ moins de culture ou de formation religieuses que leurs aînés. Ils ont vécu leur entrée dans l'âge adulte en un monde où la « chose chrétienne » ne tenait pas la même place qu'il y a seulement quinze ou dix ans : il s'agissait d'un monde où la foi n'apparaissait et n'apparaît au fond, et au mieux, que comme une option parmi d'autres également possibles.

D'où chez eux un grand besoin de connaître cette foi, de l'approfondir. Besoin qu'il faut d'ailleurs bien se garder de faire équivaloir à un moindre désir de la vivre et de la mettre en pratique : à leurs yeux, tout au contraire, un meilleur vécu est justement conditionné par une plus grande connaissance.

D'où aussi leur réaction première de réticence, non pas nécessairement devant toute critique ou remise en cause (là encore il faut s'efforcer de voir juste !) mais devant tout traitement de la foi ou de l'Eglise qui commence par la critique. Ils ont, eux, le sentiment qu'ils n'ont pas assez reçu, qu'ils ne sont pas assez forts et assez riches pour être exposés d'emblée aux feux incessants de la remise en question et du soupçon. Ils demandent à être d'abord éclairés, enseignés, équipés.

D'un autre côté, si l'on passe du plan culturel-religieux au plan socio-politique, il ne faut pas oublier que ces plus jeunes n'ont pas vécu l'équivalent de ce, qu'ont été Mai 68 pour leurs plus proches prédécesseurs, l'Algérie pour d'un peu plus âgés et, à plus forte raison 1939-45 pour les plus anciens.

Ce facteur venant renforcer le fait, déjà relevé, qu'ils n'ont pas non plus été pris dans le mouvement conciliaire, il ne faut pas s'étonner qu'ils en viennent immédiatement à une tout autre vue des rapports de l'Eglise avec le monde et de la place de l'Eglise dans la société. Cela ne pourra pas ne pas avoir de conséquences sur leurs conceptions de la relation foi et vie en général, et de leur propre responsabilité pastorale en particulier.

Après le passé d'où ils viennent, on peut maintenant regarder la manière dont les « jeunes » considèrent, à partir de leur présent, L'AVENIR QUI LES ATTEND. Marqués en effet par un passé vécu assez différemment de celui de leurs aînés, leur présent n'est pas, non plus, tout à fait le même.

Il en résulte, entre autres, que les aînés s'interrogent de temps à autre sur le point de savoir si ceux qui sont appelés à prendre leur relève évaluent justement la situation dans laquelle ils se retrouveront quand ils accèderont, à leur tour, aux commandes. Ont-ils réalisé, se demandent les premiers, à quel point le nombre des prêtres se réduira en France (pour s'en tenir à notre pays) ? S'ils sont moins de 28 000 aujourd'hui — alors qu'ils étaient environ 40 000 en 1965 ! — les prêtres ne dépasseront guère, en effet, 16 000 en l'an 2000 ; et l'on est passé de plus ou moins

1 000 ordinations par an, il y a trente ans, à un peu plus 100-110 à l'heure actuelle.

Ont-ils réellement pris en compte le fait que les Eglises ont perdu une bonne part de leur pouvoir dans la société, de leur influence immédiate sur les mentalités d'ensemble et, si l'on peut dire, de leur « crédibilité a priori » ?

Sont-ils disposés à prendre réellement la mesure des grands bouleversements sociaux auxquels nous assistons déjà et qui ont tant de répercussions sur les conditions de vie et les mœurs ?

Ils sont, certes, contemporains de la grande récession économique de ces dernières années et ils n'en sont pas inconscients, mais dans quelle mesure les a-t-elle touchés ?

Certains de leurs observateurs ont l'impression que, paradoxalement, ils apparaissent parfois peu sensibles, par exemple, aux véritables raisons du chômage et aux causes réelles du succès de la drogue, quand bien même ils enregistrent leurs conséquences effectives.

Enfin, la plupart d'entre eux, parce qu'ils ont vécu des relations familiales correctes dans des familles chrétiennes... pourraient ne pas avoir une suffisante conscience de plusieurs détresses fondamentales, qui sont pourtant le lot quotidien de beaucoup de contemporains, en particulier d'enfants : le divorce et ses conséquences, tous les problèmes du couple et leurs répercussions sur tous les partenaires concernés, etc.

Ils ont souvent plus de lucidité qu'on ne le pense. En particulier, ils me paraissent avoir la conscience relativement nette de ce qu'ils ne pourront pas vivre leur presbytérat exactement sur le même mode que leurs aînés. Qu'ils ne soient pas

en mesure de préciser quel sera leur « modèle sacerdotal » (presbytéral, plutôt) ne devrait pas leur être reprochable. Beaucoup désirent d'ailleurs expressément que de plus expérimentés les aident à en préciser les modalités.

Par ailleurs, je dois dire que j'incline à évaluer très positivement la forme de sérénité que je constate chez un certain nombre, dans la mesure où, loin de se substituer à la lucidité qui vient d'être évoquée, elle s'y articule au contraire et permet de la gérer.

Faut-il s'étonner alors de constater chez un bon nombre UN ATTRAIT MARQUE, VOIRE DOMINANT, POUR LE SPIRITUEL ?

Même ceux qui n'ont pas de passé chrétien, familial ou personnel, dense ou de longue durée, ils ont tous la conscience d'avoir vécu et de vivre une forte expérience spirituelle, qu'éventuellement d'ailleurs de plus âgés leur envieraient ! Ceux-ci avaient pour leur part, en général, un passé chrétien ou assez chrétien, dans un monde souvent plus marqué par la présence chrétienne ; et leur objectif premier était alors de « rejoindre le monde ». Passé chrétien fort ou faible, l'objectif est plutôt, chez les jeunes, de « chercher le spirituel » dans un monde qui a soif, parce qu'il leur paraît les avoir eux-mêmes « sauvés » d'un certain désenchantement et de la totale désorientation constatée chez beaucoup de leurs compagnons.

Cela les conduit, entre autres, au besoin de relire leur histoire en termes de « fondation », à cultiver tout ce qui favorise la prière : études, retraites, partages spirituels, etc., ils ont l'impression que, si cela n'est pas assuré, l'essentiel, le fondateur, sera perdu et que le reste ne tiendra pas.

Et cela d'ailleurs, ils apparaissent bien semblables et accordés à une bonne part des chrétiens de leur génération. Sur 500 groupes réguliers que compte présentement la Mission Etudiante en France, plus de 100 se consacrent à l'étude biblique, 91 à une formation à la vie chrétienne et 86 sont des groupes de prière.

Certes, ils ne sont pas toujours conséquents avec leur propos de primat du spirituel ; naturel, entraînement et négligence peuvent, bien sûr, occasionnellement reprendre le dessus. En général, pourtant, on doit souligner l'authenticité, la disponibilité et la fraîcheur évangéliques de leur choix.

Il faut aussi reconnaître que si menace le risque des affirmations faciles, de la spiritualité confortable ou de la piété-refuge, le spirituel tel qu'ils le comprennent est, le plus souvent, d'abord vécu comme lieu et source d'exigences qui en appellent d'autres dans les différents secteurs de l'existence, plutôt qu'elles n'en dispensent.

Je relève enfin, dans cette même rubrique, l'importance accordée à la nécessité d'un engagement de toute la vie. Engagement perçu comme un pari humainement impossible et qui peut réveiller une « peur réaliste », mais qu'on voudrait cependant choisir comme un signe, en ce monde dur, désenchanté et sans âme, de la folie évangélique qui pourrait dessiller les yeux des plus indifférents et des plus carapaçonnés et de les amener à considérer qu'après tout, la « voie chrétienne » vaut la peine d'être suivie.

Solidaire de l'attrait pour le spirituel qui vient d'être enregistré, il conviendrait en effet de relever un PROFIL CLERICAL ou plutôt « ecclésiocentré » accentué. Qu'en est-il au juste ?

La génération qui les a précédés... aurait dû, tout de même, prendre garde à laisser debout « davantage de piliers au milieu des démolitions » (sic) ! !

Mille neuf cent soixante-huit a été par essence contestataire. Tout s'est passé comme si bien avant et après cette date-symbole, nombre de chrétiens, et d'abord parmi les clercs et les intellectuels, s'étaient donné pour tâche première de ré-interpeller les chrétiens sur eux-mêmes, de remettre en question leurs habitudes de pensée et leurs comportements pratiques, etc.

Or le résultat n'est pas si convaincant ! Ou'a-t-on gagné, au vrai, à se mettre à s'autocritiquer et à se rendre si vulnérable au soupçon du dehors ? N'a-t-on pas à la fois perdu beaucoup de temps et joué un rôle que d'autres assuraient suffisamment (1), découragé bien des bonnes volontés et désarçonnés bien des fidèles... pour bien peu d'efficacité ad extra ? Au fond, vous nous accuseriez presque d'être des rêveurs, mais n'est-ce pas vous qui, en réalité, l'étiez ou, du moins, l'êtes devenus ?

Ils tendent à penser que, dans la débâcle généralisée des valeurs et au sein des désarrois et des dérives que l'on peut constater dans la société civile d'une part, devant les déceptions et les attentes de tant de fidèles d'autre part, il est temps d'en revenir à une relation beaucoup plus positive à l'Eglise. Il y a mieux à faire qu'à rajouter encore à ceux qui, du dehors, attaquent et critiquent l'Eglise, en commençant d'ailleurs par ses représentants les plus patentés !

L'Eglise, avec sa Tradition vieille de deux mille ans et avec sa hiérarchie assistée de l'Esprit-Saint, est le lieu où Dieu continue de manifester

sa volonté et la vérité du salut : pourquoi faire, même pendant un temps ou sous un aspect du moins, comme si on ne le croyait pas vraiment — ou pas tout à fait — ? Il faut se mettre au service de l'Eglise, point final. A moyen terme au moins, on ne saurait être plus utile au monde lui-même qu'en vivifiant et fortifiant une Eglise qu'il n'est, certes, peut-être pas porté à écouter pour l'heure. Mais il finira bien par se tourner vers elle, tant sont peu nombreuses, en notre âge à la fois désenchanté et sans prophètes, les propositions tout ensemble nettes et crédibles en matière de « sens ».

D'une telle attitude de fond résultent d'ailleurs plusieurs conséquences notables, qui contribuent à accentuer la différence de la nouvelle « génération » dans son ensemble, avec sa devancière. Parmi bien d'autres, on en retiendra surtout deux. D'un côté, une certaine revalorisation du clergé et de tout ce qui le distinguera de la vie-laïque, à l'encontre de tout le processus antérieur de « déclergification », et d'autre part un attachement renforcé à l'autorité : quand on a la chance d'avoir des maîtres et des chefs, qu'y a-t-il de mieux à faire que de les suivre ?

Attrait pour le spirituel et profil « ecclésial » débouchent sur ce qu'on pourrait appeler UNE MENTALITE « INTEGRALISTE ». Ce terme est évidemment à bien comprendre. Il ne s'agit pas d'intégrisme, et on aurait tort d'en faire un appel au triomphalisme ou à l'arrogance face au monde.

Il s'agit d'abord de l'ambition de « reconstituer une synthèse » entre Eglise et société, mais à partir de l'Eglise elle-même car le christianisme est bel et bien « une culture complète et un système global » (R. Rémond).

Il convient donc de militer dans et pour une Eglise en position de force et d'affirmation de soi. Et s'il convient pour cela que l'Eglise se recentre sur elle-même, sur ses positions, ses certitudes et ses intérêts propres, il est bien entendu que c'est pour que, mieux réassurée sur ses bases et purifiée de ses tentations ou de ses compromissions, elle n'en ait que plus de mordant ad extra, elle n'en soit que plus conquérante.

On voit combien il serait erroné de comprendre le besoin de spirituel comme un repli entraînant un total retrait par rapport au monde. Il s'agit

bien de ne pas perdre de vue la conversion du monde. Mais on est désireux d'efficacité, on évite les détours et les préalables, on souhaite aller au plus vite à l'annonce la plus explicite.

On puise les motivations d'un comportement « missionnaire » ainsi compris dans une certitude d'ordre spirituel : on a une confiance totale en la force propre de la Parole de Dieu ; on ne veut que la servir en la répercutant sans retard et de son mieux. Qui pourrait nier qu'il y a là quelque chose qui appartient essentiellement à la tâche apostolique ?

Les tâches de formation et d'accompagnement des jeunes prêtres et des futurs prêtres d'aujourd'hui

Pour la clarté et la concision à la fois, je me propose d'énoncer quelques « consignes » susceptibles, dans leur articulation mutuelle, de préciser suffisamment ces tâches. Mon développement vise seulement à donner un peu de corps et de consistance à ces consignes. Je serai assez bref puisque nous avons maintenant fait connaissance avec les deux « positions » dont il nous faut examiner la relation. Je continuerai de parler en « je » car je n'engage que moi.

La première consigne est : LES ACCUEILLIR TELS QU'ILS SONT.

C'est à dire : les recevoir et leur donner toutes leurs chances dans l'état où la grâce les a trouvés et nous les a conduits.

Il n'a jamais été facile d'accueillir la différence, je le sais. Il me semble que c'est devenu nécessaire et plus urgent que jamais. C'est en tout cas une des consignes prioritaires que je me donne aujourd'hui, et pas seulement parce que je crois comprendre que ces jeunes ont, en toute hypothèse, un grand besoin de reconnaissance. Pour tout dire, je me laisserai aller à avancer qu'il y a même là un des points sur lequel je me suis senti, ces dernières années, appelé à la conversion. Je me dis sans nuances, à moi-même, que j'ai probablement à m'ouvrir pour l'Eglise avec cette génération qui s'avance pour la servir. Il n'est évidemment pas question, en cela, d'autre chose que de fidélité à ce que, avec d'autres de ma « génération », j'ai toujours cru,

mais il me semble que je suis appelé à le considérer et à le vivre un peu autrement.

Et quand je dis « les accueillir », je pense : leur donner vraiment acte de ce qu'ils sont ; souligner d'abord et toujours le positif qui est en eux, et le faire aussi bien entre nous que devant eux et avec eux. C'est l'une des meilleures chances que nous avons de leur donner confiance en nous et, ce qui importe davantage encore, en eux-mêmes...

LES CREDITER DE LEUR SENS SPIRITUEL, quitte à les aider à se donner un plus solide « sol d'humanité », à se « lester » davantage...

Il est certain par ailleurs qu'il y a dans notre monde un immense besoin spirituel. Le monde est froid et dur. Le règne de la rationalité technique laisse les gens, et d'abord les jeunes, sur leur faim. On ne peut pas longtemps vivre en mettant systématiquement entre parenthèses ou en laissant indéfiniment sans réponse toute question de l'ordre du fondement ou de la finalité. Si nous ne nous intéressons pas à la question spirituelle comme telle, il ne faudra pas nous étonner de voir les sectes et les drogues faire non seulement des adeptes, mais des ravages...

Il nous faut revaloriser sérieusement la dimension spirituelle de la théologie comme discours de la foi. Certes, la théologie comporte un moment de vérification et de critique, et donc il faut l'arracher à toute confiscation par les piétismes et autres illuminismes. Mais il faut résister tout aussi bien à toutes les réductions par les sciences humaines ou par la critique des idéologies.

Il ne s'agit assurément pas de « faire de la dog-

matique un sermon » comme le disait STRAUSS, mais il s'impose de faire apparaître que le discours théologique se nourrit incessamment de l'acte de foi qui l'inspire et en dehors duquel la théologie n'aurait, d'ailleurs, rien de vraiment spécifique à dire...

INFLECHIR LEUR SENS ECCLESIAL DANS UN SENS TOUJOURS PLUS APOSTOLIQUE.

Ici encore, il conviendra sans doute de commencer par créditer les jeunes de leur amour pour l'Eglise. C'est bien parce qu'ils la croient menacée, et qu'ils l'aiment, qu'ils ont tendance à se recentrer, voire à se replier sur elle. Il est bien certain que l'on ne peut rien faire de durablement chrétien en dehors d'elle, et à plus forte raison contre elle...

Mais, compte tenu des mentalités, il faudra rappeler qu'il n'est pas possible d'aimer chrétiennement l'Eglise sans aimer aussi le monde auquel, à la suite du Christ qui l'a « tant aimé », elle est envoyée. Et là encore, aimer veut dire : aimer concrètement.

En respectant autonomie, compétences et altérité, en jouant honnêtement le dialogue, en faisant judicieusement confiance, en étant effectivement désintéressé, en se faisant réellement serviteur...

Il conviendra de ne jamais considérer l'Eglise comme si elle était déjà revêtue de sa figure définitive, eschatologique, ce qui n'est pas une manière de lui porter atteinte, mais le moyen de ne pas l'idolâtrer. L'Eglise n'est pas le Royaume advenu en sa plénitude. L'Eglise est le sacrement du salut par le salut. Elle est vraiment — mais elle n'est que — l'Eglise de Jésus Christ, l'Eglise du Dieu-Trinité.

EDUQUER A VIVRE UNE ECCLESIOLOGIE DE LA RARETE.

Tout ce qui vient d'être dit doit encore tenir compte d'une donnée incontournable de la situation ecclésiale de notre temps : l'Eglise est, de fait, minoritaire quantitativement et, à vues humaines en tout cas et dans notre société du moins, cela risque bien de se vérifier un certain temps, voire de s'accroître encore. Dans ces conditions, il convient d'affiner encore l'attitude à l'égard et du monde et de l'Eglise. Parmi les comportements souhaitables en ce sens, on pourra en présenter deux parmi d'autres :

Privilégier absolument les lieux où, dans le cadre de la responsabilité qui est la sienne, on peut parfaitement d'ores et déjà annoncer explicitement Jésus-Christ. Le faire tranquillement, sans forfanterie et sans complexe à la fois, en croyant, oui, à la force propre de la parole de Dieu ; mais cela implique d'abord que ce soit effectivement la Siègne que nous nous employons à proclamer, et ensuite que nous nous en fassions nous-mêmes les premiers interlocuteurs, dans le moment même où nous l'annonçons.

Particulièrement avec ceux qui ne partagent pas notre foi mais, à vrai dire, avec tous nos interlocuteurs, ne jamais considérer que notre tâche consiste seulement à « dire le vrai », même si nous y ajoutons un effort pour, autant que possible en témoigner par notre vie. Il appartient aussi à notre annonce de se préoccuper de sa réceptibilité par ceux auxquels nous prétendons

nous adresser. Certes il faut dire le vrai, mais en le disant à quelqu'un. Le marketing, ce n'est pas seulement savoir vendre tel bien que l'on se trouve posséder, c'est chercher à savoir comment produire en fonction de la vente, c'est à dire en fonction de l'acheteur. De la même manière, la communication ce n'est pas : « voilà ce que j'ai à vous dire, débrouillez-vous pour le capter » ; c'est : « comment nous accorder pour que des messages puissent s'échanger, et la vérité être reconnue, entre nous ? »...

Dernière consigne, qui mérite d'être détachée : aider à prendre conscience de ceci : CE QUI IMPORTE PAR-DESSUS TOUT, C'EST QUAND MEME LA CONVERSION.

D'abord, être prêt et s'entraîner à des conversions de nos méthodes et, si nécessaire, de certaines structures : il n'est pas possible de travailler à l'annonce de l'Evangile en recourant à des moyens non évangéliques ; et donc nos moyens sont toujours à mesurer à l'aune de l'Evangile. Mais aussi et surtout, être prêt et s'entraîner à des changements de mentalité et à des changements de cœur. Sans oublier que la sainteté ne se joue pas dans le seul commerce avec Dieu, mais aussi dans le rapport à l'Eglise concrète et au monde tel qu'il est.

Le plus important, c'est tout de même d'être chrétien, d'être chrétiennement homme, c'est à dire de s'efforcer toujours à le devenir, de son baptême à sa mort. Il faut bien le dire : tout le reste ne vaut que par rapport à cela.

Des « spirituels » et des « apostoliques », qu'il s'agisse de « tempéraments » ou de « génération », aucun des deux « bords » n'est autorisé à confisquer l'ecclésiasticalité, ni à prononcer à ce titre des exclusives. Tout prêtre de toute génération doit être et spirituel et apostolique.

Comme il est impossible d'être tout à la fois, il faut s'exercer à tenir pour heureux que d'aussent autrement que nous la même chose que nous. Et, dès lors, ne pas seulement les tolérer à côté de soi, mais les aider à être eux-mêmes, dans leur différence par rapport à nous.

Autant il ne peut plus y avoir de signification s'il n'y a plus d'identité, autant il ne peut y avoir d'identité qui ne se préoccuperait pas de sa signification. Autant tous les prêtres doivent rechercher et l'une et l'autre, autant il est non seulement acceptable mais heureux que, dans une complémentarité voulue et cherchée, les uns insistent plus sur le premier pôle et les autres sur le second. Il y a là la source de la solution de bien des conflits latents ou déclarés.

Il y a là, aussi, comme deux poumons de l'Eglise.

IV

Le développement humain authentique

extraits

27. Le regard que l'encyclique (*Populorum progressio*) nous invite à porter sur le monde contemporain nous fait constater avant tout que le développement n'est pas un processus linéaire, quasi automatique et par lui-même illimité, comme si à certaines conditions, le genre humain devait marcher rapidement vers une sorte de perfection indéfinie (49).

Une telle conception, plus liée à une notion de « progrès », inspirée par des considérations caractéristiques de la philosophie des lumières, qu'à celle de « développement » (50), employée dans un sens spécifiquement économique et social, semble maintenant sérieusement remise en

(49) Cf. Exhort. apost. *Familiaris consortio* (22 novembre 1981), n. 6 : AAS 74 (1982), p. 88 : « ... l'histoire n'est pas simplement un progrès nécessaire vers le mieux, mais un avènement de la liberté, et plus encore un combat entre libertés... ».

(50) C'est pour cela que, dans le texte de cette encyclique, on a préféré employer le mot « développement » au lieu de « progrès », tout en cherchant à donner à ce mot de développement » son sens le plus plénier.

D'autres extraits de cette encyclique ont déjà été publiés dans le numéro précédent, p. 18 et suivantes.

question, surtout après la tragique expérience des deux guerres mondiales, de la destruction planifiée et en partie réalisée de populations entières, et de l'oppressant péril atomique. A un optimisme mécaniste naïf s'est substituée une inquiétude justifiée pour le destin de l'humanité.

32. L'obligation de se consacrer au développement des peuples n'est pas seulement un devoir individuel, encore moins individualiste, comme s'il était possible de le réaliser uniquement par les efforts isolés de chacun. C'est un impératif pour tous et chacun des hommes et des femmes, et aussi pour les sociétés et les nations ; il oblige, en particulier, l'Eglise catholique, les autres Eglises et communautés ecclésiastiques, avec lesquelles nous sommes pleinement disposés à collaborer dans ce domaine. En ce sens, de même que nous autres, catholiques, invitons nos frères chrétiens à participer à nos initiatives, de même nous nous déclarons prêts à collaborer à leurs initiatives, accueillant volontiers les invitations qui nous sont faites. Dans cette recherche du développement intégral de l'homme, nous pouvons également faire beaucoup avec les croyants des autres religions, comme cela se fait, du reste, en divers lieux.

La collaboration au développement de tout l'homme et de tout homme est, en effet, un devoir de tous envers tous, et elle doit en même temps être commune aux quatre parties du monde : Est et Ouest, Nord et Sud ; ou, pour employer le terme en usage, aux divers « mondes ». Si, au contraire, on essaie de le réaliser d'un seul côté, dans un seul monde, cela se fait aux dépens des autres ; et là où cela commence, du fait même que les autres sont ignorés, cela s'hypertrophie et se pervertit.

Les peuples ou les nations ont droit eux aussi à leur développement intégral qui, s'il comporte, comme on l'a dit, les aspects économiques et sociaux, doit comprendre également l'identité culturelle de chacun et l'ouverture au transcendant. Et, en aucun cas, la nécessité du développement ne peut être prise comme prétexte pour imposer aux autres sa propre façon de vivre ou sa propre foi religieuse.

Un type de développement qui ne respecterait pas et n'encouragerait pas les droits humains, personnels et sociaux, économiques et politiques, y compris les droits des nations et des peuples, ne serait pas non plus vraiment digne de l'homme.

V

Une lecture théologique des problèmes modernes

extraits

36. Il faut souligner qu'un monde divisé en blocs régis par des idéologies rigides, où dominent diverses formes d'impérialisme au lieu de l'interdépendance et de la solidarité, ne peut être qu'un monde soumis à des « structures de péché ». La somme des facteurs négatifs qui agissent à l'opposé d'une vraie conscience du bien commun universel et du devoir de le promouvoir donne l'impression de créer, chez les personnes et dans les institutions, un obstacle très difficile à surmonter à première vue (64).

Si la situation actuelle relève de difficultés de nature diverse, il n'est pas hors de propos de parler de « structures de péché », lesquelles, comme je l'ai montré dans l'exhortation apostolique **Reconciliatio et paenitentia**, ont pour origine le péché personnel et, par conséquent, sont toujours reliées à des actes concrets des personnes, qui les font naître, les consolident et les rendent

(64) Cf. Conc. œcum. Vat. II, Const. past. sur l'Église dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*, n. 25.

difficiles à abolir (65). Ainsi elles se renforcent, se répandent et deviennent sources d'autres péchés, et elles conditionnent la conduite des hommes.

« Péché » et « structures de péché » sont des catégories que l'on n'applique pas souvent à la situation du monde contemporain. Cependant, on n'arrive pas facilement à comprendre en profondeur la réalité telle qu'elle apparaît à nos yeux sans désigner la racine des maux qui nous affectent.

Il est vrai que l'on peut parler d'« égoïsme » et de « courte vue » ; on peut penser à des « calculs politiques erronés », à des « décisions économiques imprudentes ». Et dans chacun de ces jugements de valeur on relève un élément de caractère éthique ou moral. La condition de l'homme est telle qu'elle rend difficile une analyse plus profonde des actions et des omissions des personnes sans inclure, d'une manière ou de l'autre, des jugements ou des références d'ordre éthique.

De soi, ce jugement est positif, surtout si sa cohérence va jusqu'au bout et s'il s'appuie sur la foi en un Dieu et sur sa loi qui commande le bien et interdit le mal.

En cela consiste la différence entre le type d'analyse socio-politique et la référence formelle au « péché » et aux « structures de péché ». Selon cette dernière conception, la volonté de Dieu trois fois Saint est prise en considération, avec son projet pour les hommes, avec sa justice et sa miséricorde. Le Dieu riche en miséricorde, rédempteur de l'homme, Seigneur et auteur de la vie, exige de la part de l'homme des attitudes précises qui s'expriment aussi dans des actions ou des omissions à l'égard du prochain. Et cela est en rapport avec la « seconde table » des dix commandements (cf. Ex 20,12-17 ; Dt 5,16-21) : par l'inobservance de ceux-ci on offense Dieu et on porte tort au prochain en introduisant dans le monde des conditionnements et des obstacles

(65) Exhort. apost. *Reconciliatio et poenitentia* (2 décembre 1984), n. 16 : « Or, quand elle parle de situations de péché ou quand elle dénonce comme péchés sociaux certaines situations ou certains comportements collectifs de groupes sociaux plus ou moins étendus, ou même l'attitude de nations entières et de blocs de nations, l'Eglise sait et proclame que ces cas de péché social sont le fruit, l'accumulation et la concentration de nombreux péchés personnels de la part de ceux qui suscitent ou favorisent l'iniquité, voire l'exploitent ; de la part de ceux qui, bien que disposant du pouvoir de faire quelque chose pour éviter, éliminer certains maux sociaux, omettent de le faire par incurie, par peur et complaisance devant la loi du silence, par complicité masquée ou par indifférence ; de la part de ceux qui cherchent refuge dans la prétendue impossibilité de changer le monde ; et aussi de la part de ceux qui veulent s'épargner l'effort ou le sacrifice en prenant prétexte de motifs d'ordre supérieur. Les vraies responsabilités sont donc celles des personnes. Une situation — et de même une institution, une structure, une société — n'est pas, par elle-même, sujet d'actes moraux ; c'est pourquoi elle ne peut être, par elle-même, bonne ou mauvaise ». AAS 77 (1985 p. 217).

qui vont bien au-delà des actions d'un individu et de la brève période de sa vie. On interfère ainsi également dans le processus du développement des peuples dont le retard ou la lenteur doivent aussi être compris dans cet éclairage.

37. A cette analyse générale d'ordre religieux, on peut ajouter certaines considérations particulières pour observer que, parmi les actes ou les attitudes contraires à la volonté de Dieu et au bien du prochain et les « structures » qu'ils induisent, deux éléments paraissent aujourd'hui les plus caractéristiques : d'une part le désir exclusif du profit et, d'autre part, la soif du pouvoir dans le but d'imposer aux autres sa volonté. Pour mieux définir chacune des attitudes on peut leur accoler l'expression « à tout prix ». En d'autres termes, nous nous trouvons face à l'absolutisation des attitudes humaines avec toutes les conséquences qui en découlent.

Même si en soi les deux attitudes sont séparables, l'une pouvant exister sans l'autre, dans le panorama qui se présente à nos yeux, toutes deux se retrouvent indissolublement liées, que ce soit l'une ou l'autre qui prédomine.

Evidemment, les individus ne sont pas seuls à être victimes de cette double attitude de péché ; les nations et les blocs peuvent l'être aussi. Cela favorise encore plus l'introduction des « structures de péché » dont j'ai parlé. Si l'on considère certaines formes modernes d'« impérialisme » à la lumière de ces critères moraux, on découvrirait que derrière certaines décisions, inspirées seulement, en apparence, par des motifs économiques ou politiques, se cachent de véritables formes d'idolâtrie de l'argent, de l'idéologie, de la classe, de la technologie.

J'ai voulu introduire ici ce type d'analyse, surtout pour montrer quelle est la véritable nature du mal auquel on a à faire face dans le problème du développement des peuples : il s'agit d'un mal moral, résultant de nombreux péchés qui produisent des « structures de péché ». Diagnostiquer ainsi le mal amène à définir avec exactitude, sur le plan de la conduite humaine, le chemin à suivre pour le surmonter.

38. C'est un chemin long et complexe et, de plus, rendu constamment précaire soit par la fragilité intrinsèque des desseins et des réalisations humaines, soit par les mutations des conditions externes extrêmement imprévisibles. Il faut cependant avoir le courage de se mettre en route et, lorsqu'on a fait quelques pas ou parcouru une partie du trajet, aller jusqu'au bout.

Dans le contexte de ces réflexions, la décision de se mettre en route et de continuer à marcher prend, avant tout, une portée morale que les hommes et les femmes croyants reconnaissent comme requise par la volonté de Dieu, fondement unique et vrai d'une éthique qui s'impose absolument.

Il est souhaitable aussi que les hommes et les femmes privés d'une foi explicite soient convaincus que les obstacles opposés au développement intégral ne sont pas seulement d'ordre économique, mais qu'ils dépendent d'attitudes plus profondes s'exprimant, pour l'être humain, en valeurs de nature absolue. C'est pourquoi il faut espérer que ceux qui sont responsables envers leurs semblables, d'une manière ou d'une autre, d'une « vie plus humaine », inspirés ou non par une foi religieuse, se rendent pleinement compte de l'urgente nécessité d'un changement des attitudes spirituelles qui caractérisent les rapports de tout homme avec lui-même, avec son prochain, avec les communautés humaines même les plus éloignées et avec la nature ; cela en vertu de valeurs supérieures comme le bien commun ou, pour reprendre l'heureuse expression de l'encyclique *Populorum progressio*, « le développement intégral de tout l'homme et de tous les hommes ».

Pour les chrétiens comme pour tous ceux qui reconnaissent le sens théologique précis du mot « péché », le changement de conduite, de mentalité ou de manière d'être s'appelle « conversion », selon le langage biblique (cf. Mc 1,15 ; Lc 13,3-5 ; Is 30,15). Cette conversion désigne précisément une relation à Dieu, à la faute commise, à ses conséquences et donc au prochain, individu ou communauté. Dieu, qui « tient dans ses mains le cœur des puissants (67) » et le cœur de tous les hommes, peut, suivant sa propre promesse, transformer par son Esprit les « cœurs de pierre » en « cœurs de chair » (cf. Ez 36,26).

Sur le chemin de la conversion désirée, conduisant à surmonter les obstacles moraux au développement, on peut déjà signaler, comme valeur positive et morale, la conscience croissante de l'interdépendance entre les hommes et les nations. Le fait que des hommes et des femmes, en diverses parties du monde, ressentent comme les concernant personnellement les injustices et les violations des droits de l'homme commises dans des pays lointains où ils n'iront sans doute jamais, c'est un autre signe d'une réalité intériorisée dans la conscience, prenant ainsi une connotation morale.

Il s'agit, avant tout, du fait de l'interdépendance, ressentie comme un système nécessaire de relations dans le monde contemporain, avec ses composantes économiques, culturelles, politiques et religieuses, et élevé au rang de catégorie morale. Quand l'interdépendance est ainsi reconnue, la réponse correspondante, comme attitude morale et sociale et comme « vertu », est la solidarité. Celle-ci n'est donc pas un sentiment de compassion vague ou d'attendrissement superficiel pour les maux subis par tant de personnes proches ou lointaines. Au contraire, c'est la détermination ferme et persévérante de travailler pour le bien commun ; c'est-à-dire pour le

(67) Cf. *Liturgia Horarum*, Feria III Hebdomadae III^{ae} Temporis per annum, Preces ad Vesperas.

bien de tous et de chacun parce que tous nous sommes vraiment responsables de tous. Une telle détermination est fondée sur la ferme conviction que le développement intégral est entravé par le désir de profit et la soif de pouvoir dont on a parlé. Ces attitudes et ces « structures de péché » ne peuvent être vaincues — bien entendu avec l'aide de la grâce divine — que par une attitude diamétralement opposée : se dépenser pour le bien du prochain en étant prêt, au sens évangélique du terme, à « se perdre » pour l'autre au lieu de l'exploiter et à « le servir » au lieu de l'opprimer à son propre profit (cf. Mt 10,40-42 ; 20,25 ; Mc 10,42-45 ; Lc 22,22-27).

Dépasant les impérialismes de tout genre et la volonté de préserver leur hégémonie, les nations les plus puissantes et les plus riches doivent avoir conscience de leur responsabilité morale à l'égard des autres, afin que s'instaure un véritable système international régi par le principe de l'égalité de tous les peuples et par le respect indispensable de leurs légitimes différences. Les pays économiquement les plus faibles, ou restant aux limites de la survie, doivent être mis en mesure, avec l'assistance des autres peuples et de la communauté internationale, de donner, eux aussi, une contribution au bien commun grâce aux trésors de leur humanité et de leur culture, qui autrement seraient perdus à jamais.

La solidarité nous aide à voir l' « autre » — personne, peuple ou nation — non comme un instrument quelconque dont on exploite à peu de frais la capacité de travail et la résistance physique pour l'abandonner quand il ne sert plus, mais comme notre « semblable », une « aide » (cf. Gn 2,18.20), que l'on doit faire participer, à parité avec nous, au banquet de la vie auquel tous les hommes sont également invités par Dieu. D'où l'importance de réveiller la conscience religieuse des hommes et des peuples.

Ainsi, l'exploitation, l'anéantissement des autres sont exclus. Ces faits, dans la division actuelle du monde en blocs opposés, se rejoignent dans le danger de la guerre et dans le souci excessif de la sécurité, aux dépens bien souvent de l'autonomie, de la liberté de décision, même de l'intégrité territoriale des nations les plus faibles qui entrent dans les soi-disant « zones d'influence » ou dans les « périmètres de sécurité ».

Les « structures de péché » et les péchés qu'elles entraînent s'opposent d'une manière tout aussi radicale à la paix et au développement, parce que le développement, suivant la célèbre expression de l'encyclique de Paul VI est « le nouveau nom de la paix » (68).

Ainsi la solidarité que nous proposons est le chemin de la paix et en même temps du développement. En effet, la paix du monde est inconcevable si les responsables n'en viennent pas

(68) Encycl. *Populorum progressio*, n. 87 : l.c., p. 299.

à reconnaître que l'interdépendance exige par elle-même que l'on dépasse la politique des blocs, que l'on renonce à toute forme d'impérialisme économique, militaire ou politique, et que l'on transforme la défiance réciproque en collaboration. Cette dernière est précisément l'acte caractéristique de solidarité entre les individus et les nations.

VI

Quelques orientations particulières

extraits

42. La doctrine sociale de l'Eglise, aujourd'hui plus que dans le passé, a le devoir de s'ouvrir à une perspective internationale dans la ligne du Concile Vatican II (73), des encycliques les plus récentes (74) et particulièrement de celle que nous commémorons en ce moment (75). Il ne sera donc pas superflu de réexaminer et d'approfondir sous cet éclairage les thèmes et les orientations caractéristiques que le Magistère a repris ces dernières années.

Je voudrais signaler ici l'un de ces points : l'option ou l'amour préférentiel pour les pauvres. C'est là une option, ou une forme spéciale de priorité dans la pratique de la charité chrétienne dont témoigne toute la tradition de l'Eglise. Elle concerne la vie de chaque chrétien,

(73) Cf. *Gaudium et spes* n° 83-90.

(74) Cf. Jean XXIII, encycl. *Mater et Magistra* (15 mai 1961) : AAS 53 (1961), p. 440 ; encycl. *Pacem in terris* (11 avril 1963), IV^e partie : AAS 55 (1963), p. 291-296 ; Paul VI, Lettre apost. *Octogesima adveniens* (14 mai 1971), n. 2-4 : AAS 63 (1971), p. 402-404.

(75) Cf. encycl. *Populorum progressio*, n. 3,9 : *I.c.*, p. 258, 261.

en tant qu'il limite la vie du Christ, mais elle s'applique également à nos responsabilités sociales et donc à notre façon de vivre, aux décisions que nous avons à prendre de manière cohérente au sujet de la propriété et de l'usage des biens.

Mais aujourd'hui, étant donné la dimension mondiale qu'a prise la question sociale (76), cet amour préférentiel de même que les décisions qu'il nous inspire, ne peut pas ne pas embrasser les multitudes immenses des affamés, des mendiants, des sans-abri, des personnes sans assistance médicale et, par-dessus tout, sans espérance d'un avenir meilleur : on ne peut pas ne pas prendre acte de l'existence de ces réalités. Les ignorer reviendrait à s'identifier au « riche bon vivant » qui feignait de ne pas connaître Lazare le mendiant qui gisait près de son portail (cf. Lc 16,19-31) (77).

Notre vie quotidienne doit tenir compte de ces réalités, comme aussi nos décisions d'ordre politique et économique. De même, les responsables des nations et des organisations internationales, tandis qu'ils ont l'obligation de toujours considérer comme prioritaire dans leurs plans la vraie dimension humaine, ne doivent pas oublier de donner la première place au phénomène croissant de la pauvreté. Malheureusement, au lieu de diminuer, le nombre des pauvres se multiplie, non seulement dans les pays moins développés, mais, ce qui ne paraît pas moins scandaleux, dans ceux qui sont les plus développés.

Il est nécessaire de rappeler encore une fois le principe caractéristique de la doctrine sociale chrétienne : les biens de ce monde sont à l'origine destinés à tous (78). Le droit à la propriété privée est valable et nécessaire, mais il ne supprime pas la valeur de ce principe. Sur la propriété, en effet, pèse « une hypothèque sociale » (79), c'est-à-dire que l'on y discerne, comme qualité intrinsèque, une fonction sociale fondée et justifiée précisément par le principe de la destination universelle des biens. Et il ne faudra pas négliger, dans l'engagement pour les pauvres, la forme spéciale de pauvreté qu'est la privation des droits fondamentaux de la personne, en particulier du droit à la liberté religieuse et, par ailleurs, du droit à l'initiative économique.

(76) *Ibid.*, n. 3 : l.c., p. 258.

(77) *Encycl. Populorum progressio*, n. 47 : l.c., p. 280 ; Congr. pour la Doctrine de la foi, Instruction sur la liberté chrétienne et la libération *Libertatis conscientia* (22 mars 1986), n. 68 : AAS 79 (1987), p. 583-584.

(78) Cf. Conc. œcum. Vat. II, Const. past. sur l'Église dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*, n. 69 ; Paul VI, *Encycl. Populorum progressio*, n. 22 : l.c., p. 268 ; Congr. pour la Doctrine de la foi, Instruction sur la liberté chrétienne et la libération *Libertatis conscientia* (22 mars 1986), n. 90 : l.c., p. 594 ; S. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II^a II^ae, q. 66, art. 2.

(79) Cf. Discours d'ouverture de la 3^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain (28 janvier 1979) : AAS 71 (1979), p. 189-196 ; Discours à un groupe d'évêques polonais en visite ad limina apostolorum (17 décembre 1987), n. 6 : *l'Osservatore Romano*, 18 décembre 1987.

43. L'intérêt actif pour les pauvres — qui sont, selon la formule si expressive, les « pauvres du Seigneur » (80) — doit se traduire, à tous les niveaux, en actes concrets afin de parvenir avec fermeté à une série de réformes nécessaires. En fonction des situations particulières, on détermine les réformes les plus urgentes et les moyens de les réaliser ; mais il ne faut pas oublier celles que requiert la situation de déséquilibre international décrite ci-dessus.

A ce sujet, je désire rappeler notamment : la réforme du système commercial international grevé par le protectionnisme et par le bilatéralisme grandissant ; la réforme du système monétaire et financier international, dont on s'accorde aujourd'hui à reconnaître l'insuffisance ; le problème des échanges des technologies et de leur bon usage ; la nécessité d'une révision de la structure des Organisations internationales existantes, dans le cadre d'un ordre juridique international.

Le système commercial international entraîne souvent aujourd'hui une discrimination des productions des industries naissantes dans les pays en voie de développement, tandis qu'il décourage les producteurs de matières premières. Il existe, par ailleurs, une sorte de division internationale du travail selon laquelle les produits à faible prix de revient de certains pays, dénués de législation du travail efficace ou trop faibles pour les appliquer, sont vendus en d'autres parties du monde avec des bénéfices considérables pour les entreprises spécialisées dans ce type de production qui ne connaît pas de frontières.

Le système monétaire et financier mondial se caractérise par la fluctuation excessive des méthodes de change et des taux d'intérêt, au détriment de la balance des paiements et de la situation d'endettement des pays pauvres.

Les technologies et leurs transferts constituent aujourd'hui un des principaux problèmes des échanges internationaux, avec les graves dommages qui en résultent. Il n'est pas rare que des pays en voie de développement se voient refuser les technologies nécessaires ou qu'on leur en livre certaines qui leur sont inutiles.

Les Organisations internationales, selon de nombreux avis, semblent se trouver à un moment de leur histoire où les mécanismes de fonctionnement, les frais administratifs et l'efficacité demandent un réexamen attentif et d'éventuelles corrections. Evidemment un processus aussi délicat ne peut être mené à bien sans la collaboration de tous. Il suppose que l'on dépasse les rivalités politiques et que l'on renonce à la volonté de se servir de ces Organisations à des fins particulières, alors qu'elles ont pour unique raison d'être le bien commun.

(80) Parce que le Seigneur a voulu s'identifier à eux (Mt 25,31-46) et qu'il en prend soin tout spécialement (cf. Ps 12(11),6 ; Lc 1,52-53).

Les Institutions et les Organisations existantes ont bien travaillé à l'avantage des peuples. Toutefois, affrontant une période nouvelle et plus difficile de son développement authentique, l'humanité a besoin aujourd'hui d'un degré supérieur d'organisation à l'échelle internationale, au service des sociétés, des économies et des cultures du monde entier.

44. Le développement requiert surtout un esprit d'initiative de la part des pays qui en ont besoin eux-mêmes (81). Chacun d'eux doit agir en fonction de ses propres responsabilités, sans tout attendre des pays plus favorisés, et en travaillant en collaboration avec les autres qui sont dans la même situation. Chacun doit explorer et utiliser le plus possible l'espace de sa propre liberté. Chacun devra aussi se rendre capable d'initiatives répondant à ses propres problèmes de société. Chacun devra également se rendre compte des besoins réels qui existent, et aussi des droits et des devoirs qui lui imposent de les satisfaire. Le développement des peuples commence et trouve sa mise en œuvre la plus appropriée dans l'effort de chaque peuple pour son propre développement, en collaboration avec les autres.

Dans ce sens, il est important que les pays en voie de développement favorisent l'épanouissement de tout citoyen, par l'accès à une culture plus approfondie et à une libre circulation des informations. Tout ce qui pourra favoriser l'alphabétisation et l'éducation de base qui l'approfondit et la complète, comme le proposait l'encyclique **Populorum progressio** (82) — objectif encore loin d'être atteint dans beaucoup de régions du monde —, représente une contribution directe au développement authentique.

Pour avancer sur cette voie, les pays devront discerner eux-mêmes leurs priorités et reconnaître clairement leurs besoins, en fonction des conditions particulières de la population, du cadre géographique et des traditions culturelles.

Certains pays devront augmenter la production alimentaire, afin de disposer en permanence du nécessaire pour la nourriture et pour la vie. Dans le monde actuel, où la faim fait tant de victimes surtout parmi les enfants, il y a des exemples de pays qui, sans être particulièrement développés, ont pourtant réussi à atteindre l'objectif de l'autonomie alimentaire et même à devenir exportateurs de produits alimentaires.

(81) Encycl. *Populorum progressio*, n. 55 : l.c., p. 284 : « Ce sont (...) ces hommes et ces hommes qu'il faut aider, qu'il faut convaincre d'opérer eux-mêmes leur propre développement et d'en acquérir progressivement les moyens » ; cf. *Const. past. sur l'Eglise dans le monde de ce temps Gaudium et spes*, n. 86.

(82) Encycl. *Populorum progressio*, n. 35 : l.c., p. 274 : « ... l'éducation de base est le premier objectif d'un plan de développement ».

D'autres pays ont besoin de réformer certaines structures injustes et notamment leurs institutions politiques afin de remplacer des régimes corrompus, dictatoriaux et autoritaires par des régimes démocratiques qui favorisent la participation. C'est un processus que nous souhaitons voir s'étendre et se renforcer, parce que la « santé » d'une communauté politique — laquelle s'exprime par la libre participation et la responsabilité de tous les citoyens dans les affaires publiques, par la fermeté du droit, par le respect et la promotion des droits humains — est une condition nécessaire et une garantie sûre du développement de « tout l'homme et de tous les hommes ».

Conclusion

extraits

C'est pourquoi, à l'exemple du Pape Paul VI dans l'encyclique **Populorum progressio** (87), je voudrais m'adresser avec simplicité et humilité à tous, hommes et femmes sans exception, afin que, convaincus de la gravité de l'heure présente et conscients de leur responsabilité personnelle, ils mettent en œuvre — par leur mode de vie personnelle et familiale, par leur usage des biens, par leur participation de citoyens, par leur contribution aux décisions économiques et politiques ainsi que par leur propre engagement sur les plans national et international — les mesures inspirées par la solidarité et l'amour préférentiel des pauvres qu'exigent les circonstances et que requiert surtout la dignité de la personne humaine, image indestructible de Dieu créateur, image identique en chacun de nous.

Dans cet effort, les fils de l'Eglise doivent être des exemples et des guides, car ils sont appelés, selon le programme proclamé par Jésus lui-même dans la synagogue de Nazareth, à « porter la bonne nouvelle aux pauvres (...), annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur » (Lc 4,18-19). Il convient de souligner le rôle prépondérant qui incombe aux laïcs, hommes et femmes, comme l'a redit la récente Assemblée synodale. Il leur revient d'animer les réalités temporelles avec un zèle chrétien et de s'y conduire en témoins et en artisans de paix et de justice.

(87) Encycl. *Populorum progressio*, n. 5 : l.c., p. 259 : « Nous pensons que (ce programme) peut et doit rallier, avec nos fils catholiques et nos frères chrétiens, les hommes de bonne volonté » ; cf. aussi n. 81-83 : l.c., p. 296-298, 299.

*Comme un oiseau loin de son nid
ainsi l'homme loin de son pays*



Accueil des marins à Marseille-Fos

Philippe Plantevin

*« Comme un oiseau loin de son nid
ainsi l'homme loin de son pays ».* (Prov. 22,7).

Ce proverbe de la Bible qui rappelle une situation de toujours : le voyage, l'exode, la déportation ou l'immigration...

Situation à laquelle le Peuple d'Israël est sensible : *« Souviens-toi que tu as été immigré au pays d'Égypte... ».*

Situation sensible aussi au peuple chrétien depuis le Christ : *« J'étais étranger et tu m'as accueilli »* (Mt 25) et jusqu'à aujourd'hui : plusieurs évêques, face à l'exclusion qui monte, ont voulu rappeler publiquement la fraternité que nous avons avec les immigrés.

Les Marins se rattachent à cette catégorie de travailleurs en perpétuel déplacement, avec en plus l'insécurité de la mer. Ce n'est pas dramatique, même si l'homme préfère habituellement *« vivre heureux près de son arbre, parmi les siens »*. Depuis les psaumes des exilés de Babylone jusqu'aux plaintes bretonnes ou coréennes, s'expriment le mal du pays et l'attente du retour à la maison. A cause de tout cela, la mer est un métier dur à l'homme.

Mais ce qui nous frappe aujourd'hui (et c'est un véritable choc pour les marines occidentales), c'est que les marins de plus en plus viennent d'Orient et du Sud, c'est-à-dire des pays en voie de développement ou du Tiers-Monde : Coréens, Philippins, Birmans, Chinois, Indiens, Bengalis, Sri-Lankais, Pakistanais, Africains...

Là encore des chrétiens sont sensibles. Ceux de Provence à Port de Bouc, Martigues, Fos ont regardé la mer. Et, parce qu'ils étaient attentifs aux hommes, ils ont vu voir autre chose que baignade et voile. Ils ont vu les pétroliers géants, les porte-containers, les minéraliers, les cargos. Marseille-Fos est le 6^e port du monde, le second port d'Europe après Rotterdam. Chaque année 5.000 bateaux y font escale. C'est-à-dire 100.000 marins. Et ce sont eux que nous avons vus alors qu'ils étaient oubliés. Car Fos est un désert comme tous les grands ports modernes qui ont besoin d'espace, loin des villes. Fos est le Far-West de Marseille.

Rolando, marin philippin, nous disait : *« De mon hublot, Fos est tout à fait semblable à Djedda en Arabie Saoudite... Aucun arbre, aucune maison, l'éternel paysage des pipe-lines, des grues et des containers qui remplace un moment l'éternel paysage de la mer, la mer, la mer... ».*

Voici une autre citation :

« En 1974, j'ai voyagé de Fremantle dans l'ouest de l'Australie à Tilbury en Angleterre sur le bateau de containers « DISCOVERY BAY ». Nous sommes arrêtés pour 12 heures à Fos. C'était décembre et il faisait un temps froid et humide. Un groupe de gens du bateau ont marché entre le terminal des containers et la petite ville de Port-Saint-Louis-du-Rhône, quelque 5 km. Personne là était intéressé avec nous et pas beaucoup de nous pouvait parler français. J'ai réalisé que Fos était un port où un centre pour les marins sera très apprécié ».

C'était en 1974. C'est signé BILL DOWN, Secrétaire général des « MISSIONS TO SEAMEN ».

10 ans plus tard, en 1984, Bill est avec nous à l'Assemblée de l'I.C.M.A. [International Christian Maritime Association]. A cette occasion un prêtre de la Mission de la Mer à Port-de-Bouc disait :

« Les aspirations des marins ? Casser le rythme de la vie à bord. Mais les gens travaillant à terre ne s'en soucient guère à cause de la barrière de la langue, de la civilisation. Le dialogue entre marins et terriens se réduit au strict minimum ou à rien du tout. Alors, vue du bord, la fin de l'escale est empreinte de morosité. C'est un sentiment de frustration qui est à l'origine de cette morosité. Ils n'ont rencontré personne ».

Un marin indien disait :

« Un pays existe pour nous quand il s'y trouve un ami ».

Avec l'équipe Mission de la Mer de Marseille, dont deux prêtres navigants, des chrétiens proches du milieu maritime et leurs épouses sont convaincus depuis des années de la nécessité d'un accueil dans ce nouveau port. L'Assemblée de l'I.C.M.A. et la volonté des évêques d'Aix et de Marseille déclenchent l'action.

Elle se concrétise par la création d'une association Loi 1901 dont le but est « l'accueil des marins en escale et la sensibilisation de la population locale à leur vie ».

Lancer cette association, c'était un acte de foi. Nous n'avions pas de maison pour recevoir les équipages, et pourtant nous visitions les bateaux. Et, avec quelques marins dans nos voitures, on traînait en ville le soir de bar en bar pour fraterniser avec eux : Coréens, Philippins ou Indiens.

Ou bien encore, deux ou trois d'entre eux étaient reçus à table dans une famille : moment exceptionnel pour eux, observant tout, afin de raconter à leur retour à bord comment on vit en France.

Mais une maison était absolument nécessaire... et bien sûr des finances. Une démarche plus officielle nous a fait rencontrer l'Administrateur régional des Affaires maritimes, les Agents et Consignataires des navires. Le Directeur du Port Autonome de Marseille-Fos, les officiers du port, les pilotes et, sur les quais, les lamaneurs et les dockers qui voient chaque jour à quel point les marins veulent sortir à terre et sont désarmés face au désert de Fos.

Du côté chrétien, le C.C.F.D. fut le soutien de la première heure, ainsi que l'Eglise Anglicane avec qui nous travaillions dès le départ.

Rencontre aussi avec le Maire de Port de Bouc, attentif aux problèmes sociaux des marins, favorable à l'ouverture de notre maison dans sa ville : une maison que nous avons louée en triste état et qui a mérité 6 mois de travaux avec des bénévoles venus de partout.

Tout cela, c'est du matériel et de l'administratif. Mais la foi s'exprime aussi de cette façon par les mains et les outils.

Les premiers marins accueillis étaient de Taïwan et de l'île Maurice. Nous n'oublierons jamais, ni eux certainement. Pour toute distraction un transistor prêté, quelques fauteuils donnés dans une pièce presque vide. Mais quelle fraternité ! On a fait un Noël splendide ! La fête a continué dans les familles et sur les bateaux pendant plusieurs jours.

Depuis un an, la maison s'est arrangée peu à peu : elle est claire et chaleureuse. Par les téléphones, en moins d'une minute, un Coréen parle avec sa femme et ses enfants. Au ping-pong, au billard, au baby-foot se livrent chaque soir des matchs internationaux. Chaque victoire s'arrose, et les hymnes de chaque pays sont joués et chantés à la guitare. D'autres écrivent lettre sur lettre, font des achats ou même se réjouissent les pieds sur la pelouse, contact rare pour un marin ! Mais, c'est surtout « le dialogue » avec les bénévoles qui sont là chaque soir : des adultes, mais aussi des jeunes venus pour pratiquer l'anglais, mais qui reviennent pris par l'amitié de ces autres jeunes que sont la plupart des marins.

La Mission de la Mer ici, c'est vivre l'accueil comme une aventure humaine et spirituelle. Dorénavant notre prière est habitée par la vague quotidienne des marins. Notre manière d'écouter les nouvelles du monde a changé : nous connaissons des hommes du Burma, du Bengladesh, des îles Kiribati. Ces pays existent pour nous. La géographie et l'anglais ne sont plus seulement des leçons à apprendre. Un jeune nous dit : « Dans ma chambre, j'ai enlevé mes vedettes préférées et j'ai mis une carte du monde ». Nous pensons que connaître tous ces pays, apprendre ou ré-apprendre l'anglais, fait partie de l'amour universel. Dire quelques mots dans toutes les langues : bienvenue, bonsoir, merci, c'est du respect et le premier pas de l'amitié. C'est pourquoi ne parler que français ne nous paraît pas très catholique !

Nous vivons ici l'accueil selon les dons reçus, comme aurait dit Paul aux chrétiens du port de Corinthe :

- Celles et ceux qui parlent bien anglais ou espagnol...
- D'autres qui tiennent les comptes avec rigueur...
- D'autres pour les courses et la cuisine...
- D'autres pour balayer, ou gouverner...
- Ceux qui ont de l'or dans les mains...
- Et celles qui ont des sourires à faire craquer les frontières...

Toutes ces capacités donnent une grande qualité d'hospitalité. Les marins le sentent et le disent : « Ici, ça sent quelque chose ! » ? — Ah bon ? — Oui, ça sent la maison ! ».

Le Livre d'or a une grande importance aussi. Ils y laissent une trace de leur passage, eux, qui par métier ne sont nulle part : « Nous sommes là, ce jour. Les gens de cette maison sont pour nous. Vive notre pays. Dieu nous garde ». Ce livre d'or, même quand il est écrit en chinois, est un lieu de méditation pour nous et pour les marins. Ils y expriment des vœux, des prières à Dieu, des remerciements à nous, des salutations entre bateaux, des plaintes sur la dure vie des marins, et des plaintes plus précises sur la dignité de l'homme qui n'est pas respectée à leur bord... Souvent aussi ils confient là leur solitude... Ces quelques mots jetés peuvent être le départ d'une dialogue, car le premier « Ça va » et même le deuxième, cachent parfois un « Ça ne va pas », longuement contenu. Comme partout en humanité, le rire peut cacher les larmes. Ces marins sont pour la plupart très jeunes. Ils naviguent depuis des mois. Et s'ils nous invitent dans

leur cabine, il ne faut surtout pas refuser, car ils veulent nous montrer leur coin secret ; les photos de la maison, de la rizière, de la fiancée ou de leur femme et leurs enfants. A regarder ces photos, nous nous trouvons en communion avec cet homme, et notre regard est peut-être pour lui une bouée. Et par lui nous pensons à quelques milliards d'humains qui lui ressemblent vivant dans ces pays. Grâce à ces amitiés nous vivons au large. Par l'eau, notre terre est sans frontière. Il n'y a pas de barrière entre Fos et Hong-Kong ni aucun feu rouge d'ici à Istanbul. Nous savons bien qu'il y a d'autres barrières de langue et culture. Mais comment ne pas être touché quand tout un équipage chinois vous invite tout simplement à passer des vacances à Chang-haï, alors que nous estimons les chinois « fermés ». Et si c'était nous les enfermés au point de faire encore de Dieu quelqu'un de notre ethnie occidentale ! Dieu, que nous connaissons si peu nous viendra, inattendu, de tous les continents à condition d'être comme Abraham « assis à l'entrée de la tente, à voir les étrangers qui passent pour leur donner l'eau pour les pieds, l'ombre de son arbre et le veau le plus tendre du troupeau ». Abraham tout étonné et Sara, sa femme, encore plus, y gagnèrent un fils et une postérité comme le sable de la mer.

A l'exemple de nos ancêtres, gardons table ouverte aux passants que sont les marins, car auprès d'eux nous comprendrons que la foi est un Chemin plein d'imprévu et non un acquis sécurisant, que l'Eglise a les pieds sales à force de marcher avec les humains. Mais c'est ainsi qu'elle peut donner l'Eau vive comme le Christ fatigué par la route l'a donnée à cette étrangère de Samaritaine du puits de Jacob. Et quand nous célébrons l'Eucharistie avec les Philippins, les Indiens ou les Coréens, nous nous souvenons que la première Cène a eu lieu pour le repas de Pâques : célébrant le grand départ des Juifs, debout le bâton à la main pour la traversée du désert.

Avec les marins nous apprendrons que l'hospitalité est un partage ; que l'« hôte » désigne à la fois celui qui est reçu et celui qui reçoit, à égalité. Nous découvrirons peu à peu la saveur évangélique de la rencontre comme à Emmaüs, et qu'il y a du DIVIN dans tout geste d'accueil comme nous le ferait approcher une méditation sur la TRINITE, mystère de la relation parfaitement réussie... Enfin, nous approfondirons l'accueil de Dieu dans nos propres vies, un Dieu humble, voyageur qui passe : Il a le sourire de toutes les races.

Je suis en Terminale A2,
j'ai 18 ans et suis de Port-de-Bouc,
je suis passionnée par les langues et j'aime les contacts humains,
pour cela le Foyer des marins est idéal.
De plus, on apprend à connaître d'autres pays,
ça permet de s'ouvrir sur des civilisations très différentes des nôtres.
Des citoyens de tous horizons y viennent se détendre
et sortir de leur solitude, parfois pénible.
Nous les accueillons et les réconfortons.
Ils nous parlent de leur métier
et nous font découvrir une autre vie, celle des marins.
C'est enrichissant.
Parfois on visite leur bateau,
ils nous parlent des pays qu'ils visitent.
On échange,
et à travers ces représentants,
on découvre les coutumes, les religions, les langues,
les mentalités et les problèmes quotidiens de leurs nations d'origine.
Vous entendez parler des problèmes politiques du Chili et des Philippines,
de l'ouverture de la Chine,
des problèmes économiques et religieux de l'Inde et d'Israël,
et de bien d'autres pays,
mais vous y prêtez plus ou moins d'attention
car ce sont des pays lointains et mal connus de la France.
Mais quand on rencontre des gens de ces nations,
on découvre d'autres aspects différents de ceux présentés par la presse.
On voit le pays avec d'autres yeux.
Et finalement on s'intéresse plus à leurs problèmes.
Un jour une jeune Indienne est venue avec son mari,
elle portait le sari qui est le costume national indien,
elle m'a appris à le mettre, c'est tout un art !
L'Inde est un grand pays :
des neiges éternelles de l'Himalaya
aux chaleurs et aux moussons équatoriales.
Et quelle diversité de langues, de religions et de races !

Magali, janvier 1988.

Mon nom est Jean Christophe, étudiant en commerce. J'ai 20 ans. J'habite Port-de-Bouc.

En novembre 1986, un centre d'accueil pour les marins, le SEAMEN'S CENTRE a ouvert ses portes. Ma sœur, passionnée de langues, est vite devenue un pilier de la maison. Peu à peu je pris part aux activités de la Maison en faisant des travaux de comptabilité ainsi que des soirées.

Venir au Foyer des marins m'a beaucoup mûri. Selon le proverbe, les voyages forment le caractère. Ici, je fais le tour du monde en restant à Port-de-Bouc. La rencontre avec les marins m'a appris deux choses qui me paraissent fondamentales.

La première est l'ECHANGE : grâce à eux je découvre des pays lointains mieux qu'une visite touristique, mieux que les livres, ce sont des autochtones qui me parlent de leur monde comme je le fais pour le mien. Ainsi je découvre des philosophies, des cultures différentes qui nous mettent souvent en cause. Le Foyer nous oblige à acquérir une vision ouverte du monde et de ses réalités. Si un jour je visite ces pays, je me sentirai moins isolé, je connaîtrai des amis, ceux venus au Foyer des marins à Port-de-Bouc.

La seconde chose, qui me semble être la plus importante, c'est l'ECOUTE. Le monde des marins est très dur, surtout pour ceux des pays du Tiers Monde. Plus de la moitié de ceux-ci ont moins de 30 ans. Beaucoup d'entre eux sentent le besoin d'en parler. Souvent j'entends des histoires très dures, très difficiles. Tel équipage a passé Noël en affrontant une très grosse tempête. Tel marin subit des vexations à cause de particularités ethniques, etc. La seule aide que je puisse leur offrir est de les écouter. Ce partage peut paraître simple, mais de réaliser la dureté de la réalité humaine est chose difficile.

J'ai la chance de vivre près d'un Foyer des marins me permettant de découvrir tout cela. Si vous vivez près d'un de ces centres, je ne puis vous dire qu'une chose : Allez-y leur donner un coup de main. Vous améliorerez votre anglais. Vous apprendrez ce qu'est la vie.

Jean Christophe, janvier 1988.

Procréation médicalement assistée

Interrogations et propositions

Atelier Santé, juin 1988

« Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même.
Ils viennent à travers vous, mais non de vous.
Et bien qu'ils soient avec vous,
ils ne vous appartiennent pas ».

(Khalil Gibran « Le prophète », p. 19)

De nombreux articles dans la presse écrite ou radio-télévisée ont pour thème la « procréatique » et se font l'écho des prises de position, débats et controverses qu'elle fait naître. Ces nouvelles méthodes de procréation évoluent constamment et suscitent des questions dont le foisonnement et la complexité déconcertent quelque peu aussi bien le personnel soignant que les autres, pouvant même engendrer la peur chez certains. Conscients qu'il s'agit là d'enjeux importants pour l'avenir de l'homme et de l'humanité, nous avons souhaité, sans vouloir en faire une parole définitive, partager le fruit de nos réflexions. En effet, tout ce qui tourne autour de la bio-éthique n'est pas qu'une affaire de spécialistes. C'est une question pour tous les hommes, à laquelle il faut essayer de réfléchir en éliminant les a priori et les idées reçues, en se gardant des condamnations sans appel autant que des approbations béates.

* L'atelier Santé regroupe un certain nombre de prêtres, religieuses et laïcs qui, de la Mission de France ou non, travaillent depuis plusieurs années dans les services de Santé.

Il est évident que ce texte ne peut pas et ne veut pas tout dire sur la procréation médicalement assistée. Nous voulons seulement préciser quelques orientations qui nous paraissent fondamentales pour aider à vivre positivement des événements difficiles et pour contribuer à une réflexion sereine dans un monde de plus en plus marqué par la modernité, la sécularisation et leurs conséquences sur nos discours et nos manières d'être.

Evoquant d'abord des situations que les uns, ou les autres peuvent vivre, nous donnerons quelques précisions — très schématiques — sur les solutions proposées aux couples stériles qui font appel aux techniques médicales pour concevoir un enfant.

Nous signalerons ensuite les questions essentielles soulevées par ces méthodes et nous ferons état de quelques prises de position récentes (1).

Nous proposerons alors quelques repères permettant, face à la stérilité et aux couples qui y sont confrontés, d'élaborer un agir cohérent avec le dire chrétien.

I - Face à la stérilité et aux couples stériles

Selon l'OMS (définition donnée en 1976) on parle de stérilité lorsqu'il n'y a pas de grossesse après deux ans de rapports sexuels sans contraception. Mais pour beaucoup, être stérile c'est ne pas avoir un enfant au moment où l'on a décidé d'en avoir un. De nombreux couples, à qui la contraception donnait l'illusion d'avoir une maîtrise absolue de leur corps, ne sont pas prêts à assumer cette part d'imprévu incontournable quand il s'agit de procréation naturelle et acceptent mal une attente dont ils ne peuvent prévoir la durée. Cet échec de programmation, qui en général n'a pas de cause médicale, peut cependant déclencher une situation de stress qui pourra avoir une traduction aussi bien somatique que psychique.

En réalité, d'après les enquêtes faites en ce domaine (2), les cas de stérilité totale sont peu nombreux, environ 3 à 5 % des couples. Par contre, environ 15 à 20 % des couples auraient des difficultés à procréer. Ces dernières se résorbent soit d'elles-mêmes, soit avec l'aide de conseils médicaux simples sans intervention thérapeutique importante, et surtout avec l'aide du temps.

(1) Instruction du 22 février 1987 de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Texte du 19 mars 1987 de la Fédération Protestante de France.

(2) Revue Laennec n^{os} 3-4, Printemps 1986, p. 7 et 8. Données démographiques rassemblées par J.-M. Furnon sous le titre « Quelle est la proportion des couples stériles ? ».

Les causes de stérilité définitive sont bien connues (déficiences des spermatozoïdes, anomalies génétiques de l'ovaire, absence de trompes ou obstruction tubaire bilatérale souvent d'origine infectieuse...), mais il y a aussi des infertilités dites « sans cause » où aucune anomalie biologique n'est repérée. Les couples véritablement stériles sont donc peu nombreux, ce qui leur donne souvent le sentiment d'être « hors normes » et leur fait majorer les conséquences sociales, réelles ou imaginaires, de leur situation.

La stérilité pour un couple peut engendrer des réactions de fuite ou d'agressivité. Le couple qui, malgré son désir, reste sans enfant après quelques années de vie commune a tendance à se vivre comme « anormal », marginal. Il se sent exclu, à tort ou à raison, de toute une part de la vie sociale à laquelle les couples avec enfants ont accès. De plus, il se trouve en butte aux questions plus ou moins déguisées de son entourage familial, leurs parents eux-mêmes étant impatients de devenir des grands-parents.

Rappelons aussi que dans beaucoup de civilisations, la stérilité est ou a été considérée au minimum comme une anomalie ou un dysfonctionnement pouvant justifier une séparation, et souvent comme une malédiction ou un châtement. Il peut arriver certes que l'homme ou la femme ait une part de responsabilité dans une stérilité (ou une hypofertilité) qui pourra alors être perçue comme une punition. Donner à la stérilité cette signification négative de châtement ne peut guère aider à y faire face. La considérer comme une épreuve pour l'amour du couple nous semble plus positif.

Mais comment vivre cette épreuve ? C'est là que l'entourage peut jouer un rôle déterminant pour aider le couple sur un long chemin qui comporte plusieurs étapes :

— La non-venue de l'enfant attendu conduit en général à une consultation médicale et, si nécessaire, à un bilan approfondi et à un nouveau temps d'attente, souvent anxieuse.

— Le diagnostic de stérilité oblige le couple à regarder en face cette réalité imprévue et à réfléchir sur son avenir : assumer... rester ensemble... se séparer... Temps de souffrance pour les époux, mais aussi temps d'information sur les solutions possibles, et temps de recherche pour vivre au mieux leur amour.

— Différents chemins s'ouvrent devant le couple : s'orienter vers l'adoption ; se consacrer à d'autres tâches communes dans le domaine social, caritatif, politique, artistique, etc... ; faire appel à la science médicale pour essayer d'avoir un enfant.

Mais ces techniques nouvelles ont un coût psychologique et économique élevé pour eux-mêmes et pour la collectivité ; le taux de réussite est encore faible et le couple devra peut-être finalement accepter cette infécondité biologique.

De tout temps on a cherché des remèdes à la stérilité. Aujourd'hui, des équipes soignantes spécialisées tentent de répondre à la détresse des couples grâce à diverses méthodes. Schématiquement, on peut distinguer les techniques hétérologues qui, en plus des intervenants médicaux, font appel à un tiers étranger au couple, et les techniques homologues. Parmi ces dernières, on trouve :

— l'VIAC ou insémination artificielle entre conjoints : le sperme du mari est recueilli puis transféré, souvent après concentration, dans les organes génitaux de la femme.

— la FIVETE homologue ou fécondation in vitro et transfert d'embryon : elle consiste à faire se rencontrer les gamètes des époux à l'extérieur du corps féminin — dans une éprouvette — pour obtenir la formation d'un embryon qui sera réimplanté dans l'utérus maternel. En réalité, pour augmenter les chances de réussite, on prélève plusieurs ovules après stimulation hormonale et l'on obtient plusieurs embryons dont trois en général sont transférés, les autres étant le plus souvent congelés.

— le GIFT (gamet intrafallopian transfer) : cette technique, plus récente, consiste à prélever les ovocytes et à les replacer avec les spermatozoïdes préparés dans les trompes de la femme, la fécondation s'effectuant ainsi comme dans les conditions naturelles.

Parmi les techniques hétérologues, on trouve :

— l'VIAD ou insémination artificielle avec donneur quand le mari est stérile. Les CECOS ont établi des règles strictes pour le recueil du sperme, en particulier l'anonymat du donneur.

— la FIVETE hétérologue qui fait appel selon les cas soit au don d'ovocyte soit au don de sperme, les embryons obtenus étant réimplantés dans le ventre maternel. Il peut aussi y avoir GIFT hétérologue.

On a parlé également :

— de don d'embryon, quand ce dernier implanté dans l'utérus de la femme a été obtenu par fécondation de gamètes ne provenant pas du couple.

— de prêt d'utérus, ce que les médias ont appelé « les mères porteuses ».

Ces techniques qui évoluent jour après jour posent des questions complexes d'ordre juridique, sociologique, culturel, économique, politique, éthique qui ne reçoivent encore que des réponses balbutiantes.

II - Interrogations face à des prises de position récentes

La procréation médicalement assistée donne lieu à de nombreuses interrogations qui ne sont pas du même ordre selon qu'il s'agit des techniques homologues ou hétérologues. Elles concernent le statut de l'embryon et le devenir des embryons non-réimplantés, le droit à l'enfant et le droit de l'enfant, le vécu du couple et le statut de la famille, le rôle de la médecine et finalement le sens de l'existence humaine.

Depuis le 26 juillet 1978, date de la naissance du premier bébé conçu par fécondation in vitro, les prises de positions se sont multipliées (3), venant de tous les horizons : avis des comités nationaux d'éthique, colloques organisés par les gouvernements, déclarations des diverses instances religieuses, condamnations par les tribunaux en ce qui concerne les associations de « mères porteuses », mises en garde d'équipes médicales contre les dérives possibles.

Deux documents récents ont particulièrement retenu notre attention : le texte du 19 mars 1987 de la Fédération protestante de France, intitulé « Biologie et éthique. Eléments de réflexion », et l'Instruction du 22 février 1987 de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, intitulée « Le respect de la vie humaine naissante et la dignité de la procréation. Réponses à quelques questions d'actualité ».

Ce dernier document dont nous reconnaissons la cohérence et la logique interne est souvent mal reçu, car ne prenant pas suffisamment en compte la souffrance des couples stériles. Il serait dommageable que les carences qui lui sont reprochées masquent les aspects positifs de cette intervention, essentiellement son insistance sur le respect de la vie, bien que toutes les conséquences n'en soient pas tirées dans ce texte. En effet, dans le même moment où l'on dénonce les manipulations génétiques, il faudrait dénoncer pareillement toutes les atteintes à la vie collective de l'humanité. Ce document nous apparaît cependant comme une étape dans la réflexion proposée à l'ensemble de l'Eglise, mais beaucoup auraient souhaité qu'il s'adresse davantage à la conscience des hommes et les aide à poser des actes libres au lieu d'énoncer de nombreux interdits.

(3) Interview du Cardinal Luciani publiée par le journal *Prospettive nel Mondo* du 3 août 1978. Voir également *Informations Catholiques Internationales* n° 531 du 15 octobre 1978.

Cette Instruction entend donner des « réponses à quelques questions » qui sont loin d'être réglées et qui, de plus, ne sont pas nouvelles. Evoquons-en quelques-unes :

— Quand y a-t-il vraiment une âme et donc une personne ? Que penser des avortement spontanés ? Comment tenir l'embryon pour une personne dès lors que jusqu'au 14^e jour il peut se scinder en deux jumeaux ? Le comité national d'éthique, quant à lui, affirme que « l'embryon ou le fœtus doit être reconnu comme une personne humaine potentielle qui est ou a été vivante et dont le respect s'impose à tous » (4).

— L'instruction rappelle le lien indissociable entre l'acte procréatif et la relation du couple. Mais n'y a-t-il pas souvent dans la sexualité conjugale, selon les situations et selon les âges, diversité d'articulation entre expression de l'affectivité, relation sexuelle et procréation ?

— Le seul critère de réflexion possible en ce domaine est-il celui de l'ordre « naturel » ? Qu'est-ce que la « nature » ? Il faudrait approfondir cette question, sûrement centrale dans le document romain, car sa complexité entraîne souvent des malentendus.

— « L'autonomie des réalités terrestres (...) est revendiquée par les hommes de notre temps mais elle correspond à la volonté du Créateur » (5). Quelle autonomie l'Eglise accorde-t-elle aux hommes de science qui travaillent à la maîtrise et au maintien de la vie humaine ? Jusqu'où peut aller la participation de l'homme à la création et à son plein achèvement ?

— « Absolus et inviolables, les droits de l'enfant appellent encore plus de vigilance que les droits de l'homme (...), parce que l'enfant ne peut les revendiquer lui-même (...). Le désir d'enfant, si légitime et si noble soit-il comme témoignage d'une ouverture essentielle du couple sur autrui, doit rester second par rapport à ces droits de l'enfant » (6). Comment s'articulent ces droits de l'enfant et « le droit à l'enfant » tellement revendiqué par nos contemporains ?

— A ces questions déjà vastes et complexes, s'en ajoutent d'autres : celles posées par l'éventualité des manipulations génétiques ; celles soulevées par le diagnostic prénatal et le choix possible d'un avortement thérapeutique en cas de malformations importantes ou de maladies génétiques graves, avec le risque de glissement vers l'eugénisme contre lequel met en garde le document romain.

(4) Documentation Française, n° 520, 4-10-85, p. 28.

(5) « Gaudium et Spes », 36,2.

(6) Texte de la Fédération Protestante de France, § 4.

La procréation médicalement assistée nous apparaît ainsi comme un domaine où sont posées des questions majeures sur l'avenir de l'humanité, sur son sens, sur ce qu'est la personne humaine... au même titre que ceux de l'armement atomique ou du développement. Interrogations essentielles qui ne peuvent laisser personne indifférent. Mais comment discerner ce qui est le meilleur pour tel être humain à tel moment précis de son existence ? Face aux progrès des techniques bio-médicales, il importe d'analyser lucidement et honnêtement les motifs qui commandent nos choix, en étant conscients que parfois notre choix ne sera que pour un moindre mal. Comment choisir ? A partir de quels critères fondamentaux ?

III - Repères pour un agir cohérent avec le dire chrétien

Tout homme a besoin de comprendre et surtout de pouvoir rendre compte de ses choix à ses contemporains. Son comportement est une recherche d'équilibre à l'intérieur d'une triple relation à soi, aux autres et à une instance extérieure différemment nommée (Dieu, Humanité, Utopie, Sagesse, Idéologie ou quelque projet plus ou moins conscient).

Ce sera donc un agir dynamique constamment à inventer en fonction des événements et du cheminement personnel et communautaire de chacun, ce qui a pour conséquence inéluctable l'existence de pratiques cohérentes mais diverses dans le temps et l'espace, des pratiques qui ne peuvent être figées, déterminées un fois pour toutes.

Des comités d'éthique et divers groupes se mettent en place, témoignant de cette recherche commune, menée par des hommes venant de tous les horizons et tentant d'élaborer des réponses aux questions importantes qui sont posées par les nouvelles techniques de procréation. Nous inscrivant dans ce mouvement, nous voulons énoncer maintenant quelques convictions qui nous paraissent fondamentales.

— L'enfant n'est ni un produit, ni une marchandise, ni un droit, ni la seule satisfaction d'un désir, ni un objet de possession. Il est avant tout un être unique qui, accueilli, vient prendre sa place dans la marche collective de l'humanité. C'est un enrichissement pour tous. Cependant la venue d'un enfant à n'importe quel prix peut-elle être justifiée ? La procréation médicalement assistée a en effet un coût économique élevé dont la plus grande partie est à la charge de la collectivité, sans parler des autres questions déjà évoquées.

— Il nous paraît également important que les couples stériles qui veulent recourir à ces nouvelles méthodes soient correctement informés sur les solutions proposées, sur les risques encourus et les difficultés inévitables. Ils pourront ainsi choisir la voie qui respectera le mieux la vie physique, psychique et sociale de la femme, de son mari, du couple lui-même. Pendant ce parcours rarement facile psychologiquement, le couple a en général besoin d'être soutenu. Cet accueil concerne tous ceux qui les entourent et d'une manière plus particulière ceux qui reçoivent leur demande d'enfant. Il a pour but essentiel de les aider à réfléchir sur leur relation à eux-mêmes, leur vie de couple et leur désir d'enfant ; sur leur relation aux autres en ce qui concerne l'enfant souhaité et les choix à faire en fonction des données juridiques, éthiques, économiques dans la société qui est la leur ; et, quand ils sont croyants, sur leur relation à Dieu, source de toute vie.

— Pour nous, chrétiens, deux points nous paraissent essentiels :

- l'enfant est un don de Dieu, comme toute vie, et à ce titre, il doit être respecté.
- la femme ou l'homme peut s'épanouir et être pleinement femme ou homme sans avoir d'enfant. La fécondité de tout être humain n'est pas uniquement biologique et l'amour de Dieu, le Vivant par excellence, peut donner sens à la non-descendance.

On ne peut nier cependant qu'avoir une descendance a très souvent revêtu une grande importance pour de nombreux hommes et femmes, mais les moyens mis jadis à leur disposition pour faire échec à l'absence d'enfant ne posaient pas les mêmes questions qu'aujourd'hui. Face aux techniques nouvelles, il importe donc de rester lucides et vigilants afin que soient respectées la liberté et la dignité du couple et de l'enfant, et que la solution choisie soit porteuse de Vie.

Au chrétien, les paroles de Jésus, rappellent qu'Il est venu donner sens en plénitude à la vie de chacun :

« Moi, je suis venu
pour que les brebis aient la vie
et l'aient en abondance ». Jn 10,10 (Trad. Bible de Jérusalem).

C'est la réponse d'Amour de Yahvé au chant que lui adresse le Psalmiste au nom des siens :

« en Toi est la source de vie,
par ta lumière nous voyons la lumière ». Ps 36(35), 10
(Trad. Bible de Jérusalem).

Pierre

dans le Nouveau Testament

Notes prises au cours d'une session de Cécile Turiot
pour des jeunes en formation ou ministère.

La tradition de l'Eglise a toujours reconnu en Pierre une cohérence, une manière d'être construite elle-même comme peuple : aussi est-il intéressant de suivre dans l'Écriture comment ce personnage est progressivement construit, dans un jeu de rapports : avec Jésus, avec d'autres collègues, avec la venue du Règne, avec une tradition qui l'a « pétri » et lui donnera de se frotter avec Paul. Dans cette préoccupation plutôt théologique à propos de Pierre, on repérera d'où lui vient ce nom, puis ce dont il dispose (son héritage et sa compétence), par quelles épreuves il passe alors (les traces), et enfin les conséquences qui s'en suivent.

D'où vient que Simon soit « Pierre » ?

Les trois synoptiques relatent le même épisode où un homme nommé Simon (par son père), appelé à se prononcer sur Jésus, reçoit de Celui-ci un nom nouveau : « Pierre », tel est le nom qui lui vient de ce rapport établi avec Jésus, sur confession d'une reconnaissance. Tous les exégètes soulignent que « Pierre » n'est pas un prénom utilisé alors chez les juifs, et de fait Jésus le lui attribue explicitement dans le sens immédiat du mot, pour lui faire jouer pour Son Eglise le rôle de caillou, de roc : sur Parole de Jésus (Mathieu 16,13-20), voici donc Simon constitué Pierre à bâtir.

A bâtir, c'est à dire au futur : « Sur toi je bâtirai », « les portes de l'enfer n'auront pas prise... » « Je te donnerai les clés ». Il y aura donc tout un travail à faire à partir de là sur cette pierre. Pour le moment, la Parole de Jésus s'affronte à toute l'épaisseur de l'homme, vraie pierre dans le Nouveau Testament, et cause d'achoppement : « Arrière de Moi, Satan ! » (Mt 16,23). Et pourtant c'est le même personnage — ambivalence ? — qui vient de prendre la Parole pour se prononcer sur Jésus : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » (v. 6). Jésus demandait à ses disciples de se prononcer sur Lui, mais après les avoir mis en garde contre le « levain des pharisiens » (v. 6 et 11), c'est à dire le système interprétatif en cours, qui exigeait des signes : or, de signe, il n'en sera pas donné d'autre que le « signe de Jonas » !

Héritage de Pierre

A) De qui Pierre est-il le fils ? En Mathieu 16,17, on peut lire : « Heureux est-tu, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang (ta filiation humaine) qui t'ont révélé cela (que j'étais le Christ, le Fils du Dieu vivant), mais mon Père qui est aux cieux ».

Le meilleur moyen, pour tirer au clair un fil conducteur est d'aller lire le livre de Jonas, le cinquième des douze petits prophètes : récit et non point discours prophétique, qui met en scène la Parole de Dieu venant déranger Jonas, fils d'Amittaï, assis dans son pays (1,1 et 4,2). Ce héros, d'un bout à l'autre de l'histoire, se caractérise par sa dimension fuyante, face à l'autorité de la Parole de Yahwé. Il est toujours disposé à prendre la direction opposée à celle qui lui est demandée. Plus tard (Jon 2,2 à 8), on le retrouvera assis au fond du ventre du poisson, rêvant de revenir au sein de Jérusalem, au Temple ; mais, inexorablement, le poisson est en train de l'emmener de l'autre côté de la mer ! Qu'il le veuille ou non, il ira là où le Dieu du ciel, « qui a fait la mer et la terre » a décidé qu'il irait, chez les païens. Ce personnage présente donc une ambivalence comparable à celle que nous avons relevée pour Pierre en Mt 16.

La fonction spécifique de Jonas (et c'est ce qui fait ranger ce livre dans les Prophètes) c'est d'annoncer le jugement de Yahwé qui connaît la malice du cœur des hommes. Pourquoi Jonas ne veut-il pas aller à Ninive ? A cause de la conception qu'il a de la justice : le pécheur doit mourir de son péché. Aussi ne faut-il pas se déplacer pour aller lui révéler sa faute, de telle sorte qu'il n'ait pas l'idée malencontreuse de faire appel à la miséricorde de Dieu. S'il faut cependant adresser la parole aux pécheurs de Ninive, c'est pour que la Parole soit tranchante, efficace, mais selon le point de vue de celui qui parle. Jonas tient à être lui-même le garant de la réalité de la Parole : qu'elle soit et qu'elle fasse selon sa volonté (4,2-5). Jonas est celui qui en dernière instance voudrait être la vérité et voudrait faire être la vérité.

Cependant, en ne refusant pas d'obéir à la Parole de Yahwé, Jonas a été pour les païens artisan du salut, de leur entrée dans le règne de Dieu. C'est par sa parole que le pardon de Dieu est venu aux païens.

Dans le Nouveau Testament, il est arrivé pour Pierre une histoire comparable à celle de Jonas. C'est dans les Actes des Apôtres qu'elle nous est rapportée, au ch. 10 : Pierre doit se déplacer de Joppé (la ville où Jonas avait embarqué...) à Césarée ; après bien des interrogations, il finira par s'y rendre et, en fin de parcours par reconnaître que le pardon du Seigneur a atteint la famille romaine du centurion Corneille. A la différence de « son père Jonas », il sait en rendre grâce (10,34) et proclamer que cette réconciliation, cette rémission des péchés (ce lieu privilégié de la miséricorde) se nomme Jésus-Christ (10,43 ; 10,36).

B) Les évangiles nous donnent une autre filiation humaine de Simon-Pierre. Au dernier chapitre du 4^e évangile, en Jn 21,15-17 on peut lire trois fois « Simon, fils de Jean »... Autre

héritage, donc qui construit la vocation de Pierre dans une tradition différente. Qui est ce Jean ? Chaque fois que le quatrième évangéliste emploie ce nom pour un autre que lui-même visiblement, c'est à propos de Jean le Baptiste, et cela dès le début de son livre (Jn 1,6 et 1,15) : en Jn 1,35 à 42, on voit André, disciple de ce « Jean », aller chercher son propre frère : celui-ci n'est autre que Simon.

Quelles sont les caractéristiques de ce « Jean » dont « Simon-Pierre » est constitué héritier ? C'est d'être envoyé de Dieu pour témoigner, « afin que tous croient par lui ». Ce personnage est donc défini par sa fonction de Parole et par la position privilégiée qu'il doit occuper par rapport à un autre sujet appelé dans le Prologue : « Lumière ». Au verset 15, nous apprenons qu'il réalise sa mission en proclamant cette position paradoxale : prendre la parole (chronologiquement, donc, en premier), pour affirmer la primauté d'un Autre, qui est avant lui et devant lui. Si Pierre hérite de ce rôle, la parole qu'il dira devra permettre de comprendre que Celui dont il parle est premier.

L'accomplissement du rôle de ces deux témoins est également comparable : à la fin de sa vie, Jean perdra toute liberté ; son lot, ce sont les chaînes ; le même sort semble bien être annoncé en Jr 21,18...

Il peut être intéressant de lire le quatrième évangile en s'interrogeant sur l'analogie entre Simon-Pierre et le Baptiste, sur la grandeur et la position occupée par le témoin à l'égard de Celui dont il témoigne (thématique de l'amour dans les deux cas : « ami de l'époux »... « Pierre m'aimes-tu ? »).

C) Cette double filiation (fils de Jean - fils de Jonas) n'est pas arbitraire. Ces deux personnages ont en commun bien des traits. Ils enrachinent Pierre dans la tradition prophétique. Ils font reposer sur lui la caractéristique d'être le sujet d'une Parole efficace, qui ne vient pas de lui et dont il est le serviteur. Jean prêche la venue imminente du Règne et Jonas fait venir la fin des temps, puisque même les païens de Ninive viennent à Dieu. Il reviendra donc au « fils de Jean » de montrer le Messie et « au fils de Jonas » d'être le commis-voyageur du pardon des péchés.

La profession et la compétence de Pierre

Il ne suffit pas de naître dans une tradition pour être un bon serviteur. Il faut aussi avoir été personnellement qualifié, avoir l'usage d'une compétence en humanité : celle de Pierre est d'être pêcheur. Nous allons repérer quelle épreuve qualifiante Jésus va faire subir à Pierre à partir de son terrain (qui est un lac !). Nous allons travailler sur le corpus suivant : Luc 5,1-11 ; Mt 14,22-23 ; Jn 21 (Jn 13,1-17), en ayant comme grille pour soutenir notre lecture les questions suivantes :

- l'eau, à quoi sert-elle ?
- le filet, la barque, à quoi servent-ils ?
- en quoi Jésus éprouve-t-il Simon-Pierre ?
- qu'est-ce qui fait agir Simon-Pierre ?
- quelle est la signification des paroles de Pierre ?
- en définitive, ce Simon est devenu qui ou quoi ?

A) Luc 5,1-11

La barque appartient en propre à Pierre, c'est son outil de travail, et Jésus vient s'y installer, s'y asseoir, et la détourner de son but : il y enseigne les foules. C'est dans l'univers de la pêche que Jésus a pris pied, mais c'est pour que s'y développe un tout autre registre, celui de la Parole adressée aux foules.

Les filets, c'est Jésus qui ordonne qu'on les jette. Nouvelle rencontre inhabituelle : la Parole de Jésus se conjoint aux filets. Les disciples obéissent. Le filet est par lui-même une multiplicité de liens (tous contrôlés et tous à entretenir, ce que les pêcheurs étaient en train de faire). Quand le filet va à la mer, il a la fonction de rassembler ce qui existe comme séparé, autonome, invisible à l'œil et de maintenir ensemble cette multitude originellement éparse. Si cela vient de s'accomplir sur la Parole de Jésus, c'est que cette Parole a pouvoir de rendre efficace « l'institution » du filet, alors même que les conditions sont défavorables (v. 5), voire même défectueuses.

Jésus propose l'expérience à Pierre en premier, bien que les filets ne soient pas considérés comme sa propriété privée : le remplissage des filets ne se fera pas sans la participation de toute l'équipe des pêcheurs. Cette collaboration est nécessaire pour qu'aboutisse à sa fin la surabondance de la vie amenée à la lumière, à la surface.

La réaction de Pierre passe à la frayeur, car ce qui peut être redoutable pour un israélite c'est bien la venue du Jour de Yahwé, quand toute chose sera menée au clair, quand tous les vivants de la terre seront rassemblés pour le jugement dernier en présence de Yahwé. Pierre a commencé à réaliser qu'il est entré (sans l'avoir compris d'avance mais réellement) dans un acte symbolique où s'opère ce rassemblement des multitudes.

La réponse de Jésus est qu'il ne convient pas de rester dans la peur. L'acte que Pierre vient de faire l'inscrit bel et bien dans la compétence du projet de Dieu. Il ne s'agit plus de dialoguer sur un registre où Pierre garde l'autonomie, la maîtrise (l'opportunité des marchés des poissons) mais d'entrer dans le registre de la Parole d'autorité qui mobilise tout l'homme et tout de l'homme.

Il n'entre pas dans le nouveau programme de Parole avec la fonction de juge : ce n'est

pas plus à lui qu'à Jonas de trier : il entre dans le nouveau programme de Parole avec la fonction de rassembleur. C'est à ce programme qu'il est appelé. A partir de l'eau, il lui faudra œuvrer à faire surgir la vie en plénitude.

B) Matthieu 14,22-33

Dans l'épisode précédent, Pierre œuvrait à faire surgir la vie du fond de la mer. Dans ce passage de Matthieu, c'est tout l'inverse qu'il va expérimenter : il peut toujours sombrer dans la mer.

Lés disciples, embarqués non de leur plein gré mais sur l'ordre de Jésus, auraient préféré faire durer la situation précédente, décrite en Mt 14,20 : rassasiés par Jésus, tous ensemble installés sur l'herbe avec les foules... Mais il leur revient désormais de se battre avec les éléments (v. 24). Quelle relation établir avec Celui qui marche tranquille sur les eaux quand le vent est déchaîné, quand on se trouve au loin, dans une barque, à ramer à contre-courant ?

Celui qui se trouve dans la tempête propose à ses disciples de l'identifier, de le reconnaître comme celui qu'ils suivent depuis la Galilée. Pierre entendant cela, accepte à condition de passer une épreuve pour s'assurer que c'est bien Jésus : accomplir ce que Jésus a fait, c'est à dire s'identifier à Lui par prouesse : « Donne-moi l'ordre de venir à toi... » Très vite, Pierre ne fait pas le poids en face du vent et ne peut y demeurer ferme dans sa marche (v. 30). Renonçant immédiatement à son désir d'identification à Jésus, dans son agir, il crie vers Jésus, et la main de Jésus le sauve. La puissance n'est pas présente en Pierre. Il peut effectivement être partout où est Jésus, s'il le désire, mais dans une relation de sauvé à Sauveur.

Désormais, Pierre sait qu'il est menacé de couler et donc toujours en situation profonde et réaliste de crier vers son Seigneur. A l'intérieur de ce service de la vie, Pierre sait qu'il peut à tout moment faire l'expérience d'être englouti, s'il oublie son lien organique avec Jésus.

C) Jean 21

Ce récit, dernier dans l'Évangile de Jean, entremêle savamment de nombreux thèmes évangéliques caractéristiques, que nous n'étudierons pas tous. Mais attachons-nous au rapport Pierre-Jésus, à la barque et à la mer. Nous retrouvons les éléments des deux récits précédents, combinés ici de manière originale : il y a une pêche surabondante et Pierre plonge dans l'eau pour rejoindre Celui qu'il veut reconnaître comme son Seigneur. Ce n'est pas de lui-même qu'il accomplit le plongeon qui lui fait rejoindre son Seigneur mais c'est sur la parole d'un autre disciple ; Il est accompagné dans sa tâche par ses compagnons. Cette tâche de la pêche abondante s'accomplit par un sujet pluriel : « Ils ».

Dans ce récit final, il y a peu de prises de parole par les pêcheurs. C'est que la Parole ne

se présente pas sous des aspects très euphoriques ; la pêche, le banquet le sont ; mais la Parole fait prendre des risques, elle déclenche des prises de position difficiles, elle inaugure le plongeon de Pierre ; elle avait obligé à un travail dur, après une nuit d'échec, elle va obliger Pierre à répondre et à aller là où il ne veut pas. Elle introduit dans un processus contraignant pour celui qui l'entend et la reçoit. Cependant, elle est ordonnée à l'abondance (153 est souvent considéré comme le recensement de toutes les variétés de poissons alors connues). Si, en finale, elle constitue les acteurs convives et « enfants », elle sera spécifiquement pour Pierre incisive et exigeante. Ce n'est qu'au prix de l'acceptation et de la réalisation de cet ordre que les brebis (à l'image des poissons) seront rassemblés et rassasiés.

L'épreuve fondatrice pour Pierre : Mémoire et pardon

Précédemment, nous avons tenté de décrire selon quelle modalité nouvelle l'activité de la pêche est apte à servir le Royaume. Maintenant nous allons nous arrêter sur le(s) récit(s) qui fonde(nt) la transformation du sujet : comment Pierre acquiert la foi en Jésus qui meurt à cause du péché et qui nous en délivre.

Les quatre évangiles racontent cet événement décisif de l'histoire de Pierre en utilisant tous le même « objet » symbolique : LE COQ.

Ce coq fait se rattacher ensemble deux parties du récit : celle où Jésus annonce le reniement de Pierre, et celle où le reniement de Pierre est raconté. Mt 26,33-35 ; Mc 14,29-31 et 14,66-72 ; Lc 22,34 ; Jn 13,36.

Nous regarderons plus attentivement Marc 14,29-31 et 66-72. A la Parole de Jésus annonçant à Pierre son reniement et lui donnant un signe — le chant du coq — pour lui permettre d'en faire la lecture le moment venu, correspond la parole de Pierre assurant au contraire qu'il a la puissance d'être fidèle : discours déjà entendu ailleurs dans sa bouche, mais qui est ici un moyen pour lui de se différencier par rapport aux autres : « même si eux... moi je... »

Au procès de Jésus qui, interpellé par le grand-prêtre, décline son identité et le paiera de sa vie, correspond le procès de Pierre, qui se trouve ce soir-là dans le même espace que son Maître, mais du côté des serviteurs : c'est une servante qui l'interpellera sur son identité. Sur quoi Pierre va-t-il buter, lui dont la vie ne semble pas être mise directement en jeu ? Ce qu'il va nier de son identité, c'est son rapport à Jésus, en réaction à ce « toi aussi » qui le repérait comme lié à Jésus par quelque chose du registre de la Parole : ils parlent tous les deux le galiléen. « Je ne connais pas cet homme dont vous parlez ».

Le chant du coq vient déloger Pierre de cette position insoutenable et c'est le rappel : ce

chant fonctionne bien comme signal par rapport à la mémoire, et fait revenir dans le champ de conscience la Parole que lui avait personnellement adressée Jésus. Cette fonction de la Parole de Jésus qui produit son effet alors même que le Maître n'est plus là va en vérité fonder Pierre dans son être profond : désormais il devient l'homme de la mémoire, enracinée dans les paroles de Jésus.

Le coq est aussi, culturellement, un signe temporel : son chant signifie le commencement d'un jour nouveau, où que l'on soit sur la terre d'Israël ; à partir de cette histoire survenue à Pierre, il se charge d'une signification supplémentaire en ce qui concerne l'organisation du temps : entendre le coq, c'est être témoin de l'entrée dans la Passion de Jésus, c'est être à l'inauguration d'un jugement sur le monde et d'un travail de vérité sur soi et pour soi.

Alors Pierre éclate en sanglots : le signe a bel et bien fonctionné. Mais si Pierre doit quitter l'espace, il n'en sort pas pour autant détruit : que l'on traduise par « larmes » ou par « sanglots », ce n'est pas là l'éclatement destructeur et mortel qui sera le sort de Judas. Le pleur des yeux a toujours quelque chose à voir avec la vie, même si c'est pour dire qu'elle vous manque atrocement.

Conséquences pour l'Eglise

S'il est fondé de dire que ces récits instaurent l'autorité et l'authenticité de Pierre en ce qui concerne la confession du péché, on peut chercher à voir, au travers du Nouveau Testament, comment va se déployer ce rôle de pardon (Nous proposons, pour illustrer cette proposition, de commencer par aller lire : Mt 18,15 ss et Lc 23,34).

Mais reprenons ensemble comment Luc, dans la première partie des Actes, met en œuvre cette spécificité de Pierre à l'égard de la mise en lumière du péché et du pardon.

Act 5,1 ss : avec Ananie et Saphire, Pierre fait advenir publiquement la vérité sur une situation cachée. Cette manifestation aboutit ici à la mort des coupables. Ils n'ont pu passer au repentir. Peut-être, lorsque le mensonge s'inscrit sur le registre argent, est-il plus difficile d'entendre résonner la Parole de Jésus. L'histoire de Judas est assez comparable à celle d'Ananie et de Saphire...

Act 8,14-24 : ici aussi, Pierre fait surgir la vérité. Et il donne une consigne au coupable, Simon le magicien. Peut-il seul et de lui-même retrouver, en face de Dieu, la paix du pardon ? Et Simon le magicien fait demander à Pierre d'être pour lui la Parole prévenante et fidèle de Jésus pour son disciple ; c'est à l'ecclesia d'assurer pour ceux qui viennent à elle la prière d'intercession qui ouvre le pardon. Pierre ne peut se dérober à cette démarche, à cette demande.

Act 6 : l'instauration des Sept a comme motivation non seulement le service des veuves mais aussi la fidélité à la charge qui revient aux Douze : l'assiduité au service de la prière, l'annonce de la Bonne Nouvelle et, comme on vient de le voir, l'intercession pour les pécheurs.

En Act 15, c'est la dernière grande manifestation de Pierre, qui se présente comme choisi par Dieu pour les païens. Il témoigne que l'Esprit leur a été donné, et semble bien alors avoir réalisé le programme de Fils de Jonas (se rappeler tout l'épisode de Cornille). Il a été la bouche qui annonçait la Bonne Nouvelle aux païens. La fonction de parole tranchante, il l'applique à délier les croyants de certains préceptes de la Loi : non que la loi soit nulle, mais, si la grâce du Seigneur c'est le pardon, les païens sont en première ligne pour avoir part à cette grâce.

Lorsque Pierre a livré ce qu'il avait à dire, confessé ce qui lui est arrivé, lié païens et juifs dans le filet, à savoir l'action bouleversante de la puissance du Seigneur, alors peut trouver place la parole de Paul et de Barnabé, qui peut être efficace pour la venue du Royaume.

La mission

Nouvelles approches

Jean Vinatier

Notes de lecture

Notre génération — et la suivante — n'a pas fini de s'interroger. Cassures, brisures (1914 - 1945 - 1968 - 1986) tant de choses, tant de pensées ont volé en éclat. Il y en a, bien sûr, qui passent leur temps à recoller les morceaux. Mais en vain. D'autres ont voulu faire table rase et bâtir (avec quoi?) à partir de zéro. Quelques-uns essaient d'inventorier ce qui serait « immuable » dans les valeurs humaines et ce qu'il faut au contraire « inventer » ou « découvrir ».

La Mission, qui se veut la pierre de touche des chrétiens lucides, depuis le Cardinal Suhard, n'est pas à l'abri de ces interrogations radicales. Les quelques livres que je voudrais signaler ici apportent à tous, de manières fort diverses, des matériaux intéressants. A chacun de savoir les utiliser. L'heure des synthèses viendra en son temps.

Emile Poulat : « Poussières de raison » (Ed. Le Cerf).

Si on voulait, à tout prix, situer ce livre, il faudrait évoquer deux ouvrages. D'abord le livre de Reeves : « Poussières d'étoiles », dont le titre appelle le rapprochement. Ce cosmos si prodigieux, si inconnu, ne cesse d'interroger les astronomes, et le dernier des esquimaux. Notre raison humaine, dont nous sommes si fiers, aurait-elle volé en poussière? Disons qu'elle nous permet seulement des approches de la Vérité. Et les mystiques, depuis toujours, n'ont cessé de le répéter. Mais cette « raison » ne cesse de nous murmurer, à l'oreille et au cœur : « Tu seras comme Dieu et tu connaîtras le Bien et le Mal ». Et les humains succombent souvent à la tentation.

En lisant E. Poulat je pensais également aux « Essais » de Montaigne, livre qui a eu, et aujourd'hui plus que jamais une si étonnante postérité! Qui n'a pas, consciemment ou non, l'idée de raconter sa vie pour en décrypter le mystère? Les libraires ne cessent de publier des « mémoires », des meilleurs et des pires.

E. Poulat nous fait entrer dans quelques-uns des méandres de cette « raison » en recherche. Les premiers chapitres sont quelque peu théoriques et risquent de nous arrêter... Mais à partir du moment où nous découvrons des humains en cheminement, Louis Veillot, Jean Paul II, G. Le Bras, Mgr Ancel, Ducaud-Bourget..., alors nous retrouvons un intérêt croissant. L'historien-sociologue, nouvelle « race » si j'ose dire des chercheurs contemporains, nous fait découvrir des lumières précieuses. Je n'en veux comme exemple que ce passage de Lamennais (cité p. 76), où il y a toute la concision et la fulgurance du prophète : « Ecoutez. Le premier jour, l'homme ne parlait pas et c'était une bête sauvage. Le second jour, il parla et ce fut un homme. Le troisième jour, il écrivit et ce fut un peuple. Le quatrième, il imprima et ce fut un monde. Le cinquième jour... Catholiques, réfléchissons, étudions, prions Dieu, surtout n'ayons peur de rien, et croyez-moi, les pyramides ne sont qu'une pierre du temple où votre postérité priera Dieu ».

Quelles que soient les transformations du monde actuel, les nouvelles frontières de nouvelles classes sociales, pour entrer dans la Mission il faut nécessairement accueillir ce que la raison de nos frères et sœurs ne cesse de découvrir. Jésus lui-même, par les évangélistes, nous tient un discours qui y fait appel. « Les mots sont forts pour résonner et pour circuler, nous ait E. Poulat. Il faut toujours revenir aux sources, à la source, mais on ne peut ni s'y fixer, ni la fixer : sa loi est de couler ».

Léon Gahier : « Avec François d'Assise. Frères et sœurs au cœur d'un peuple » (*)

Ce n'est pas par hasard que la préface de ce livre a été écrite par E. Poulat. En dix pages, il retrace l'histoire de cette équipe des Capucins de Nanterre que le Cardinal Suhard appela à l'aide « pour essayer de créer une Chrétienté ouvrière dans son milieu naturel, en marge de la paroisse... Ils s'efforceront d'être acceptés par le milieu populaire, soit en vivant avec lui, soit en travaillant comme lui ».

A vrai dire, quand on connaît ce que fut François d'Assise on est un peu étonné que ses disciples modernes n'aient pas songé, les premiers, à devenir prêtres ouvriers. Pour une raison bien simple : c'est parce que St François a découvert que la « DAME PAUVRETE » n'est pas seulement le premier critère de la mission : ELLE EST LE MYSTERE qui nous fait toucher du doigt le cœur de Dieu. Le mot Tout-Puissant a engendré tant de déviations. Car DIEU N'A RIEN, au sens où nous possédons. Il n'a rien, mais IL EST TOUT.

(*) Chez l'auteur, 3, allée Jean Assolant, 37000 TOURS.

Ce livre nous fait entrer un peu — trop peu — dans cette réalité savoureuse : un prêtre ouvrier, disciple de St François, en émulation avec ses sœurs les Clarisses pour traduire la joie d'une existence entièrement donnée. Ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas d'une démission devant les pouvoirs humains. « Il ne s'agit pas de haine, mais de promouvoir la place de l'homme... LE COMBAT pour la promotion de l'homme, la reconnaissance de ses droits et de sa place est de toujours. La marche de l'humanité ne peut se soustraire à la lutte, ou alors c'est que le péché n'existerait pas ».

Jean Gahier, frère capucin de Tours, a eu l'heureuse idée de mettre en tête de chaque chapitre — qui sont autant de témoignages vécus et humblement traduits — des textes de St François et de Ste Claire. Ces passages sont vraiment fondateurs. A partir de là, on écoute comme une symphonie à plusieurs voix, qui viennent de Tours, du Québec, de St-Etienne, du Mans, de Reims et de Bordeaux. On entend les capucins et les clarisses se répondre. Voix masculines, voix féminines. Nul ne s'étonnera si les secondes sont des contemplatives qui aident les Frères à entrer plus avant dans leur vocation. Car notre monde meurt de « n'être pas aimé », c'est-à-dire, entendu, respecté. François d'Assise a vécu, lui, diacre et non prêtre, par choix, la « Diaconie de la Tendresse » au moment où Claire vivait comme « l'auxiliaire de Dieu ». A son tour elle témoignait de la tendresse du Père, quand François se passionnait pour la folie de la Croix...

En lisant ce livre (sans prétention), on porte, sans y prendre garde, un nouveau regard sur tous les prêtres ouvriers. R. Poterie et A. Depierre en témoignent dans ces pages. Que seraient ceux qui ont choisi la Mission la plus difficile s'ils n'étaient pas, à travers la « folie » de St François, au rendez-vous de l'Amour ?

O Degrijse : « L'éveil missionnaire des Eglises du Tiers Monde » (Ed. Fayard).

« La France, pays de mission. Non ! répondaient certains évêques au Cardinal Suhard. La France pays de missionnaires ». Ce n'était pas faux dans la mesure où l'on entendait le terme « missionnaire » comme celui qui quittait son pays pour aller porter l'évangile à un autre pays, encore « païen ». Mais aujourd'hui, dans quelque sens qu'on le prenne, ce n'est plus vrai. L'auteur souligne que les jeunes église envoient, elles aussi, « malgré les besoins locaux, des prêtres en dehors de leur pays d'origine, sur d'autres continents dans d'autres aires culturelles ». Mais ce brassage que nous constatons même en France, ne dit peut-être pas le plus important. Qu'il y ait en Inde, qui n'a que 12 millions de catholiques, 3 instituts exclusivement missionnaires, doit nous faire réfléchir. Car nous

sommes manifestement entrés, avec Vatican II, dans un nouvel âge de la Mission. **CELLE-CI EST CONSTITUTIVE DE L'EGLISE.** Les premiers chrétiens ont propagé leur foi, sans distinguer alors prêtres et laïcs pour cette mission. Puis sont venues les « chrétientés ». Allons plus loin : « Il existe certaines richesses du mystère du Christ qui n'ont pas pu jusqu'à présent se développer et s'expliciter dans la tradition chrétienne, dans la mesure où cette tradition est étroitement liée au destin de l'Occident ; des richesses qui peuvent mieux s'expliciter dans d'autres langues, d'autres cultures, d'autres traditions ». (Cl. Geffré dans A.R.M. de mai 1988). Je tirerai deux leçons de cette importante constatation. La première : c'est combien nous devons être attentifs et accueillants aux horizons que nous ouvrent les équipes d'Afrique et d'Amérique latine, sur le plan de leurs engagements et de leurs découvertes spirituelles. La seconde, je l'ai constatée chaque fois que j'ai animé des retraites ou des sessions chez des contemplatifs et des contemplatives : ces hommes et ces femmes rejoignent une manière de vivre et de prier qui est une approche étonnante des intuitions spirituelles des grandes religions. Ce n'est pas un des moindres bienfaits que nous devons au Cardinal Suhard de nous avoir fait naître à Lisieux.

la patrie des premiers chrétiens

L'auteur de ce livre, bibliste, est Francis DUMORTIER, bien connu de ceux d'entre nous qui ont participé aux sessions « Lire la vie, lire la Bible » ou de celles et ceux qui lisent *Masses Ouvrières*.

C'est d'abord un « livre-carrefour » qui rassemble pour nous une foule de notes et d'informations sur le monde gréco-romain qui est celui des premiers chrétiens et qui est aussi celui de la rédaction des textes du Nouveau Testament. En ce sens il peut nous aider à mieux situer les textes.

Mais le rapport d'un texte à une société, dans la complexité de sa structure et de ses composantes, n'est jamais un rapport immédiat. Entre les deux, il y a les représentations que les hommes de cette société se font d'eux-mêmes, de leur société et du monde. C'est dans le champ de ces représentations que les textes du Nouveau Testament fonctionnent et opèrent des déplacements. Le mérite de ce livre est de chercher à nous restituer ces représentations à partir de l'étude des institutions, des activités des hommes et des techniques.

Encore faut-il préciser le terrain du livre : c'est le passage de la communauté rurale de Jésus le Nazaréen aux communautés chrétiennes des villes de l'Empire romain, avec tout ce que cela suppose comme changement culturel et social.

Attention : ce n'est pas un livre d'exégèse. C'est moins et plus : un essai pour restituer au lecteur du Nouveau Testament, sous une forme d'accès facile, le terrain au sein duquel ces textes ont été élaborés et dans lequel ils ont fonctionné. Sorte de contribution préalable et indispensable à toute lecture exégétique, ce livre pourrait être un bon compagnon d'été.

Jean-Marie Ploux.

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1988, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | | |
|-------------------------------------|-------|--------------------------|
| -- Lettre aux Communautés ordinaire | 150 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 180 F | <input type="checkbox"/> |
| -- Au-delà de l'hexagone (1) | 70 F | <input type="checkbox"/> |
| -- Vin nouveau (2) ordinaire | 70 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 100 F | <input type="checkbox"/> |

● Souscrivez un abonnement à La Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés » (C.C.P. Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.